Jérôme Nodenot

Marionnettes

Nouvelle



Date de publication : 01/10/2009

A

L'Université de Toulouse Le Mirail (UTM) a ceci de particulier qu'elle est plutôt laide. Tout y est bâclé, perpendiculaire, parallèle, en un mot : géométrique. Le plus important, tellement c'est compliqué de s'y repérer, ce sont les panneaux indicateurs, sans quoi les étudiants seraient obligés de dérouler un fil d'Ariane pour retrouver leur chemin (je les imagine avec tous ses fils s'entremêlant en un réseau inextricable, faisant des nœuds et s'accrochant partout). Malgré une atmosphère atypique qui la différencie des autres facultés de France, on parle souvent de rénover l'UTM, mais rien jamais ne se passe.

C'est pourtant là que je me trouve aujourd'hui (et mon cœur), plus précisément dans la bibliothèque du département de Littérature (pas plus reluisante que le reste du campus), où, bien qu'il soit 17h30, nombre d'étudiants se pressent encore. Vous entrez dans cette bibliothèque par une porte qui donne sur la partie visible de l'endroit : la « fichetterie ». Là, vous choisissez la fiche du livre désiré, que vous présentez ensuite à la bibliothécaire (cette femme que je dois maintenant surveiller de très près), qui travaille derrière un comptoir. Enfin, celle-ci s'engouffre dans l'autre salle (la mystérieuse, l'inaccessible), et, s'il n'a déjà été emprunté va chercher le livre parmi les rayonnages. Une bibliothèque à l'ancienne, et quant à moi je suis caché, justement, dans cette partie invisible. Pourtant je suis étudiant, moi aussi. Ce qu'il fait là, le Dorian, ce n'est pas permis, mais je l'ai fait par obligation. J'en suis persuadé : l'inspecteur Bilbok est dans l'erreur. Et puis je vais être fixé bientôt, lorsque la bibliothécaire aura fermé son établissement,

qu'elle restera là jusqu'à tard le soir pour ranger « ses » ouvrages. Il n'y aura plus qu'elle et moi mais aussi (si Marilou, ma petite amie a vu juste) les assassins de Gargantua (mon professeur, mon maître vénéré, tué dans d'atroces circonstances il y a deux mois environ).

L'instant d'après, je décide que j'écrirai un livre en hommage à Gargantua. Et en guise de rébellion contre ces criminels qui ne croient plus en rien : une revanche. Mon maître y sera décrit et l'on parlera de lui sans fin, comme pour l'ancrer dans les mémoires. Mais comment faire son portrait ? Car tous les hommes se ressemblent, affirme Borges, le maître de mon maître et Schopenhauer, l'un des maîtres de Borges, ajoute que chaque homme est tous les hommes. Gargantua portait un chapeau, il observait le monde d'un oeil facétieux derrière de grandes lunettes et proférait à travers une barbe épaisse des paroles sages : nous pourrions le ranger dans la catégorie des savants. Pour autant, mon maître ne ressemblait à personne. Il se faisait appeler Gargantua (ce n'était pas son vrai nom), en raison de sa forte corpulence : c'était un bibendum croulant de graisse, un immense mashmallow dégoulinant de chair. Une baleine. Pourquoi les femmes en raffolaient-elles ? Difficile à dire. L'une d'entre elles un jour m'a confié ceci : c'était un homme complexe, farfelu, rempli de contradictions. Par exemple : comment un être coulé dans le mortier pouvait-il donner une telle impression de légèreté ; de pouvoir s'envoler à tout moment dans les airs comme une montgolfière ? Nous avions pris l'habitude d'englober ces petites anomalies sous le titre de *mystère Gargantua.*

Mon maître enseignait la littérature comparée. Il avait de l'estime pour moi (j'étais l'un de ses élèves), pas simplement à cause de ces affinités naturelles qui se créent parfois entre les êtres, mais c'est surtout qu'il

devait voir en moi une justification de son essai (publié peu de temps auparavant et qui est à l'origine de sa mort : c'est du moins ce que je vais tenter de démontrer ce soir dans la bibliothèque). De quoi s'agit-il ? Disons pour le moment qu'il s'intitule : *Marionnettes.*

Mais je me rappelle dans l'ordre chronologique la trame de ce cauchemar obsédant.

B

Gargantua est mort le 25 février. Je l'ai appris, je venais, après avoir patiné mes dix kilomètres en rollers, de rentrer à mon appartement dans le quartier Saint-Cyprien. On imaginerait plutôt un écrivain vivant au rythme de ses paquets de cigarettes, voire de bouteilles d'alcool, mais je tiens à éviter de fondre mon identité dans le moule trop usé des idées préconçues : je fume quelques cigarettes, certes, mais ne suis pas intoxiqué ; me sirote de temps à autre une bière, goûte fortement le vin sans être pour autant un éthylique. Nombre d'écrivains d'ailleurs se sont astreints à une discipline sportive. Là, tout de suite, il m'en vient deux à l'esprit, Maupassant (il pratiqua la voile, le canoë et les femmes), et John Irving (il a failli être professionnel de lutte).

Je finissais de prendre ma douche lorsque Marilou (qui regardait les infos régionales), m'a crié avec une excitation mal contenue que Gargantua avait été assassiné chez lui au petit matin.

Je vivais alors avec Marilou depuis six mois, ce qui tient du prodige (Marilou a mauvais caractère et son surnom c'est : Marilou La Têtue). Du reste, quand j'avance le mot « vivre », cela ne signifie pas « sous le même toit » (Marilou est très indépendante et préfère habiter seule dans son cocon, un petit appartement tout près du mien). Mais elle est vraiment jolie, on doit l'avoir vue au moins une fois dans sa vie quand on est un homme, l'été dans l'une de ses robes courtes, avec son visage de poupée africaine (elle a des origines camerounaises), ses seins mignons, ses petites jambes musclées. Si j'ai réussi à la rendre amoureuse, rien n'est jamais acquis avec elle : Penser à l'avenir ? Faire des projets ?

Hélas, elle me condamne à vivre au jour le jour, à regarder le mois suivant comme une éternité. Sans doute aurais-je dû sortir avec une fille normale, sensible et tout, gentille, mais non, il avait fallu que je tombe amoureux d'une caractérielle. Marilou est étudiante, elle termine sa licence de droit et, comme elle dit « c'est pas trop tôt ». Ce n'est pas une théoricienne mais vous pouvez la mettre dans n'importe quelle situation elle finit toujours par se tirer d'affaire.

Nos conceptions sur le couple s'accordent à merveille. D'ordinaire, les personnalités de chacun des deux êtres qui s'aiment fusionnent plus ou moins, à tel point que la sincérité s'y perd un peu eh bien, a contrario, Marilou et moi, nous tenons à rester nous-mêmes sans la moindre concession : individualistes jusqu'au bout.

« Gargantua a été empoisonné, je te jure, ils en parlent à la télé, viens vite ! »

La nouvelle faisait la une et le reportage m'a paru durer longtemps. *Un volumineux professeur de la faculté des Lettres retrouvé mort chez lui, ligoté sur une chaise dans son bureau. Le décès remonte à huit heures ce matin.*

Après cette annonce, je me suis affalé sur le lit et me suis mis à fumer cigarette sur cigarette (une fois n'est pas coutume). Mon petit logement d'étudiant, coin cuisine et salle de bains, est devenu tout à coup de cinq mètres carrés : vraiment très oppressant.

Marilou, qui n'a pas l'habitude de perdre son temps en jérémiades, a couru vers le bureau chercher un dictionnaire : « Voyons un peu, dit-elle. Ah ! Voilà, *Arsenic : Corps simple (As), de numéro atomique 33, d'une couleur gris de fer et à l'éclat métallique. La densité de l'arsenic est 5,7. Chauffé, il se volatilise sans fondre, en répandant une odeur d'ail. Il n'est pas*

vénéneux lui-même mais son oxyde, l'anhydride arsénieux, dit parfois arsenic blanc est très toxique ; son antidote est le lait. Tu te rends compte bébé, en fait ce n'est rien d'autre que de la mort-aux-rats ! C'est affreux, ils ont dû l'attacher sur sa chaise et lui faire ingurgiter l'arsenic de force ! »

Mon maître. Mort comme Socrate, ou presque. Les cigarettes stimulaient mon cerveau, et je me suis évertué à découvrir d'autres cas d'empoisonnement, d'autres modèles pour Gargantua qui auraient pu le justifier et par là même adoucir ma peine. « Mais comment a fait le docteur pour déceler l'arsenic ? recommence Marilou. Voyons l'encyclopédie, j'y trouverai des détails. »

Elle bondit de sa chaise, traverse l'appartement avec son énergie caractéristique, s'empare du volume idoine et l'étale sur la table en plastique blanc du coin cuisine. « Ecoute ça : *La dose toxique d'anhydride arsénieux est de l'ordre de 2 mg par kilogramme de poids, soit, pour un homme de 60 kg, une dose toxique de 0,120 g*. Quand je pense à ton prof, patapouf comme il était, la dose qu'il a dû falloir ! C'est horrible. VRAIMENT horrible.

- Trésor je t'en prie, fiche-moi la paix, cet homme comptait beaucoup pour moi ! »

Marilou n'a pas de coeur et puis, replongé dans ma torpeur je n'y pense plus. J'allume une cigarette. Le téléphone sonne. Marilou rebondit de sa chaise (l'encyclopédie encore ouverte sur la table) et prend l'écouteur avant que je puisse esquisser le moindre mouvement.

« Allô ? »

C'était Alexandre, un ami de l'atelier d'écriture (que Gargantua animait avec ferveur et dont je faisais partie). Il venait d'apprendre la nouvelle et m'a appelé pour me tenir au courant. « A l'arsenic, tu te rends compte ! disait

Marilou à Alexandre, tandis que je m'approchais du téléphone.

- On le verra plus jamais, tu peux imaginer ça ? dis-je à Alex.

- Ouais, c'est dingue. Ce type nous a tout appris. Rémi a pu me filer quelques renseignements. Une rumeur prétend que le meurtre pourrait avoir un rapport avec *Marionnettes.*

- Je sais.

- On a décidé de se réunir demain à *La Caverne* avec les autres.

- D'accord. »

J'ai raccroché, et puis après je me suis écroulé sur une chaise, j'ai poussé un gloussement et enfin j'ai fondu en larmes.

Marilou s'est assise sur mes genoux ; m'a caressé doucement les cheveux : « Tu l'aimais donc à ce point ? » a-t-elle demandé. Et je lui ai répondu ce que je crois toujours aujourd'hui : je me sentais comme orphelin.

C

Rémi, Alexandre, William, Virginie, Charlotte, Stéphane, Jean, Gustave et Juliette : avec moi nous étions dix à constituer l'atelier d'écriture, auquel nous avions donné un joli nom : *Plume d'Orphée*. Gargantua était notre gourou, chacun s'identifiait à l'exemple qu'il nous proposait. « Disciple » signifie « élève », mais aussi un individu qui adhère à une conception des choses et nous étions tout ça à la fois : il y avait les disciples de Socrate et de la même manière, les disciples de Gargantua, c'était nous.

En attendant les autres, à *La Caverne*, j'ai pensé à mes amis : Allaient-ils venir ? Comment chacun d'entre nous réagira-t-il quand il retrouvera les autres ? Sans doute des embrassades à n'en plus finir. Des pleurs et des cris étouffés. Le silence de rigueur. Maxime, le barman, m'a demandé si je prenais quelque chose et c'est tout. Aucun commentaire.

« Je prendrai une bière pression, merci bien Maxime. »

Maxime est revenu avec ma bière un instant plus tard, *cadeau de la maison*, et je commençais à boire mon verre, les yeux dans la brume, lorsqu'un tout petit homme (presque un nain), avec un embonpoint très prononcé, s'est approché de ma table ; m'a sorti de ma torpeur en me demandant si je m'appelais bien Dorian.

« Oui, je m'appelle Dorian.

- Inspecteur Bilbok, dit-il d'une voix haut perchée. De la police criminelle. Je souhaiterais vous poser quelques questions. »

J'ignorais pourquoi mais le ridicule de ce bonhomme (sans doute une réminiscence d'Hercule Poirot) m'a

réconforté. J'avais le sentiment de devenir le personnage d'un roman policier. J'étais un témoin devant Bilbok-Hercule Poirot.

« Je suis à votre disposition », dis-je.

L'inspecteur a appelé Maxime et commandé une grenadine, comme je l'ai appris plus tard sa boisson favorite, avant de s'asseoir avec moi.

« *Plume d'Orphée »*, dit-il, l'atelier d'écriture dont vous faisiez partie, avait lieu une fois par semaine, c'est bien ça ?

- Oui, c'est ça. Le mardi.

- Gargantua vous enseignait-il une méthode, je veux dire des idées particulières, une doctrine ?

- Notre maître avait l'esprit ouvert mais oui, il nous délivrait parfois quelques conseils.

- C'était un homme très actif ! Professeur, chercheur, essayiste, animateur d'un atelier d'écriture, voyageur, fin gourmet. Gargantua avait aussi une maîtresse, à ce que j'ai compris.

- Il était célibataire et il vivait depuis quelque temps avec une prof de la fac, Elisabeth. Mais quand je dis vivre, ça ne signifie pas sous le même toit. Rien dans cette relation que de très normal.

- C'est à voir... (Bilbok, c'était une certitude, allait me faire une révélation. J'avais envie de jouer au personnage un peu indifférent, celui que le lecteur a coutume de suspecter en premier dans les contes policiers.) Votre maître, jeune homme, avait reçu une lettre de menaces.

- Sapristi ! Signée ou anonyme ?

- Mystérieuse. Signée sous la forme d'un message codé. Gargantua était-il joueur, appréciait-il les énigmes, les charades ?

- Il pratiquait le *Trivial Pursuit*, les échecs...

- Et les blagues ?

- Comment ça, les blagues ?

- Aimait-il les plaisanteries, les blagues, faire des farces ?

- Il adorait ça en effet.

- Gargantua vous avait-il avoué se sentir menacé ?

- Non. Mais je dois reconnaître ne l'avoir vu que le 9 Février pour la dernière fois, avant les vacances. Demandez à sa compagne.

- Sans doute. Je ne l'ai interrogée que très peu jusqu'ici mais j'approfondirai. Après tout c'est elle qui a découvert le corps. Cette femme me semble un peu, comment dirais-je euh... (Bilbok cherchait souvent ses mots, c'était pathologique, une véritable infirmité qui devait s'avérer très gênante pour lui au cours des jours suivants).

- Un peu extravagante, j'ai répondu à sa place.

- « Extravagante », voilà c'est le terme. »

Puis nous avons interrompu l'entretien : Rémi, William et Alexandre venaient d'entrer dans *La Caverne.* Mon rôle de l'indifférent était terminé. Je me suis levé et, les lèvres tremblantes, j'ai embrassé mes amis. Pour me donner une contenance, je leur ai présenté Bilbok. Sans un mot tout le monde a pris place autour de la table (j'ignorais si les autres viendraient) ; Alexandre a commandé sa bière, William son café et Rémi son perroquet, comme tous les soirs. C'était encore plus dur en somme : les choses voulaient se dérouler de la même manière alors que tout avait changé. Maxime continuait à nous servir, sauf qu'il ne disait rien, voilà la seule différence mais lourde, insupportable.

Bilbok a souhaité nous montrer la lettre.

« Je voudrais que vous m'aidiez. J'y comprends rien.

- Ce sera un soulagement pour nous de collaborer à votre enquête, marmonne Alexandre. »

Bilbok a sorti un papier de sa sacoche. L'a posé sur la table. Les autres se sont contorsionnés pour pouvoir en observer le contenu. Moi c'était facile, je l'avais juste en face.

C'était écrit en lettres d'imprimerie :

« *Monsieur,*

C'est suite à la lecture de votre essai, Marionnettes, *que l'on vous envoie cette lettre. Vous ne saurez rien sur les auteurs de ces mots, outranciers et coléreux malgré l'apparente sérénité du style.*

Ce livre, écrit à quatre mains avec cette femme, avec la « complicité » de cette femme, Madame Machin, affirme que l'on ne peut se construire qu'en imitant les autres, qu'en subissant l'influence de nos modèles et qu'il est impossible de s'individualiser alors que c'est pourtant le propre de l'homme de chercher à le faire. En souhaitant, selon vos propres mots, « décortiquer méthodiquement l'absurdité de l'identité humaine », vous n'avez réussi qu'à fabriquer du désespoir autour de vous ; naître aujourd'hui n'était sans doute pas assez angoissant ? « Nous sommes tous la marionnette de quelqu'un », dites-vous. Et la littérature ? « Tout a déjà été écrit, et là encore on ne

peut que répéter. » Cet ouvrage est un crime. Et cette femme, votre complice, qu'en pense-t-elle ? Après tout qu'importe : à cause d'elle et de ce livre vous allez mourir. Bientôt, oeil pour oeil, vous prendrez en pleine figure le désespoir que vous avez semé.

Pour finir, vous qui aimez les devinettes, tâchez de découvrir une solution à celle-ci et sous le « on », selon votre perspicacité, vous découvrirez peut-être une ou plusieurs personnes.

Autrement dit cette lettre est signée.

Amitiés,
« On »

Devinette *: Tu feras un peu de marche à la fac et tu trouveras le nom. Il te faudra d'abord aller à la Librairie, ce n'est pas très loin du département de Littérature (prends la galerie Est et tu y seras vite.) Dans* Joseph et ses frères *tu trouveras un premier indice. Ensuite, tu courras au département d'Espagnol et à la page 136 de l'exemplaire du* Quichotte *tu trouveras « l'Identification ». Enfin ce sera tout, tu pourras rentrer au département de Littérature pour repo-*

ser ta grande carcasse. Puis tu repartiras dans la galerie Est, mais cette fois vers le département de Psychologie où tu consulteras Les Lois de l'Imitation*. Au retour, dans la galerie de la Mémoire tu penseras que sans elle ton livre n'aurait pas pu être écrit et tu termineras ta promenade au département de Littérature (après avoir dit peut-être un petit bonjour à tes amis de la Présidence.)* »

Bilbok : « Cette lettre, que Gargantua a reçue quelques jours avant sa mort, me lance sur deux pistes : l'une que j'appellerai « philosophique », l'autre sentimentale. Si la première me paraît stérile (j'imagine mal que l'on puisse tuer pour un livre), la seconde est davantage dans mes cordes ; l'expression « cette femme » pour désigner Mme Machin, la collaboratrice de votre maître, semble pleine de mépris et peut-être Elisabeth, la compagne de Gargantua, avait-elle de bonnes raisons d'être jalouse.»

Rémi : « Mais la devinette a un rapport avec *Marionnettes*, on ne peut pas rejeter cette hypothèse ! »

Bilbok : « C'est pourquoi je vous ai contactés : j'avoue me sentir un peu dépassé par tout ça et je souhaiterais que vous m'aidiez. Alors voici ce que je vous propose : je me charge personnellement de la piste sentimentale avec Elisabeth ; quant à vous, tâchez de résoudre la devinette en vous intéressant à *Marionnettes* et en suivant les instructions à l'Université. Ainsi nous explorerons les deux pistes, euh... »

Alexandre : « Simultanément, peut-être ? »

Bilbok : « Voilà le mot que je cherchais : « simultanément ». Merci jeune homme. »

D

M. Chouette, un intime de mon maître, a été nommé pour remplacer Gargantua. Il a décidé de reprendre aussi l'atelier d'écriture : nous avons accepté.

Les obsèques ont eu lieu le 1er mars. Dix malabars surentraînés ont porté l'armoire qui servait de cercueil à Gargantua, avant de le déposer dans le gouffre faisant office de fosse mortuaire. Une anecdote : parmi les profs se trouvaient à la fois Elisabeth et Mme Machin (qui avait collaboré à l'écriture de *Marionnettes*.) Ces deux femmes, très amies jusque-là se sont ignorées : manifestement la lettre de menaces avait bâti un mur entre elles, l'une soupçonnant l'autre et réciproquement.

Le 2 mars, je suis allé à la bibliothèque du département de Littérature où, miracle, pour une fois pas grand monde. Mme Bidule, la bibliothécaire, s'affairait à ranger « ses » ouvrages. Son portrait ? Cette femme est farfelue et, bien qu'elle ne s'en rende pas compte, absolument inefficace. Elle aime « ses » livres comme s'ils lui appartenaient en propre. Avec son long cou, sa tête de tortue, son petit nez et des lunettes rondes que le petit nez supporte je ne sais trop comment, elle est irrésistible. Dotée d'une belle énergie elle furète partout (comme pour organiser son univers), mais en réalité plus elle s'active, plus c'est la pagaille. Chacun se demande comment les choses peuvent fonctionner. Mme Bidule dirige son monde, mais en fait ce sont les personnes qui travaillent pour elle qui pallient le manque d'organisation de la patronne.

Je me suis approché du comptoir. Madame Bidule m'a vu alors, à ma grande surprise (je ne la connaissais pas personnellement), elle a écarquillé des billes toute rondes, à tel point que le cercle de ses lunettes est devenu plus petit que celui décrit par ses yeux : elle m'a paru affolée.

« Mon Dieu, je vous reconnais, a-t-elle dit, j'ai à vous parler ! C'est à propos de Gargantua, je sais qui l'a tué, je sais qui l'a tué ! »

La bibliothécaire est-elle folle ? ai-je pensé. Quoiqu'il en soit elle m'a fait très peur. Son visage, généralement laid mais plutôt attachant, était devenu d'un seul coup celui de la fée Carabosse.

« Venez, suivez-moi dans la salle d'à côté, nous pourrons parler plus calmement. »

Elle m'a indiqué comment je devais m'y prendre pour l'y rejoindre depuis l'autre côté du comptoir : il me suffisait de passer par la porte située à gauche de ce dernier. Je l'ai trouvée en proie à une agitation incontrôlée, parcourant précipitamment dans la pièce vide des cercles à peu près parfaits.

« C'était le vendredi avant les vacances, je l'ai vu de mes yeux, comme je vous vois ! »

La folle m'a raconté (quand elle parle ses lunettes font des petits bonds sur le nez minuscule) :

« Je me trouvais avec Wilson, le président de l'Université. Nous marchions dans la galerie Nord, lorsque nous avons croisé votre maître. Les deux hommes se sont salués d'une froide poignée de main (vous deviez savoir qu'ils ne s'appréciaient guère), et ils ont commencé à discuter de la pluie et du beau temps...

- Pourquoi dites-vous que Gargantua et Wilson ne s'aimaient pas, je l'ignore en effet ?

- Mais enfin Dorian, comment pouviez-vous ne pas connaître les ambitions politiques de Gargantua ? Les prochaines élections sont dans quelques mois et il voulait prendre la place de Wilson ! Je suis une femme curieuse, j'aime à apprendre ce qui se trame autour de moi, et je peux vous assurer que depuis quelque temps Gargantua se cherchait des alliés. Wilson se donnait du souci. Ce jour-là, à un moment, Gargantua a fait une allusion. Wilson avait tenu des propos banals du genre : « Je suis un peu fatigué et puis j'ai beaucoup de travail », et Gargantua a dit comme ça : « Vivement que tu sois à la retraite !». Cette insinuation pernicieuse a entraîné une dispute, c'était l'occasion d'assouvir la haine qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

- Que me parlez-vous de haine, madame, me suis-je exclamé, tout en essayant de comprendre comment les lunettes pouvaient tenir encore sur un si petit nez, mon maître ne connaissait pas ce sentiment, la haine !

- Wilson et lui se détestaient ! Ce jour-là ils en sont presque venus aux mains !

- Wilson a-t-il menacé Gargantua ?

- Non, n'exagérons pas, toutefois il lui a dit, sur un ton sec, cette sentence définitive : « Jamais tu ne deviendras président, Gargantua ! ».

- Ce n'était qu'une manière de lui lancer un défi, voilà tout !

- Il l'a tué, il l'a tué ! »

Les lunettes sont tombées. La folle s'est baissée pour les ramasser, les a replacées de guingois sur son nez rabougri, avant de prophétiser ceci (en se prenant la tête dans les mains) :

« C'est affreux ! Affreux ! Jamais une horreur de ce genre n'avait touché l'Université auparavantc Mais le Diable est parmi nous ! Depuis la publication de ce livre

l’atmosphère est oppressante, il y a de la tension partout, on ne peut plus faire confiance à personne ! Tout le monde est à bout de souffle, ça se voit, tout s’embrouille, devient flou, rien n’a plus de sens, et puis d’abord ça sent le roussi, on va tous crever, même les profs se tuent entre eux mais où va-t-on on peut se le demander oh la la, oh la la !

- Calmez-vous, madame. Pouvez-vous me garantir ce que vous me dites là ?

- Sur facture, Dorian, dit madame Bidule après avoir libéré sa tête de ses mains. Je suis vieille mais quand même je ne suis pas folle. J’ai conservé malgré mon âge la capacité de faire fonctionner la bibliothèque, ce n’est pas rien.

- Vous devriez raconter ça à la police.

- Non, j’aime autant que vous le fassiez vous-même. Vous direz que ces révélations proviennent de source sûre. »

En tous les cas, si les propos de Mme Bidule étaient avérés, cela prouverait au moins que Gargantua avait eu des facettes que je ne lui connaissais pas. « Bien sûr, m’a expliqué la folle, c’est tout le principe de la vie : nous passons notre temps à nous imiter sans même se comprendre. »

Un détail m’a obsédé, après avoir quitté la bibliothèque. Une phrase de la devinette : *après avoir dit peut-être un petit bonjour à tes amis de la Présidence*. Si l’on acceptait l’idée que Wilson eût écrit cette missive, ces mots prenaient une connotation ironique. Le fait de les avoir écrits ne serait pas innocent, et cela m’a décidé d’en parler à Bilbok.

E

La vie a repris son cours à *La Caverne,* avec quelques-uns de mes amis de l'atelier d'écriture :

Alex : « La devinette n'a rien à voir avec les énigmes que l'on trouve généralement dans les romans policiers ; ici pas de code secret ; pas de manière logique de l'aborder. »

Rémi : « Bien résumé, mais n'oublions pas qu'il nous reste à suivre les instructions à la fac. »

Très vite, Marilou fait son apparition. Ce soir-là elle est vraiment désirable, avec un imperméable bleu marine et un chapeau rouge à la Russe (impossible de me rappeler le nom de ce type de chapeau). Ravissante. Elle me donne un léger baiser sur les lèvres, sans plus, et salue les autres. Elle dit : « Salut à tous », mais ajoute en particulier :

« Salut Alexandre.

- Bonsoir Marilou », répond Alexandre.

Nous lui faisons une place. Elle court (Marilou est toujours en train de courir, un vrai ouragan) prendre une chaise, avant de s'asseoir avec nous. A côté d'Alexandre. C'est ainsi : Marilou aimait bien Alexandre, et Alexandre appréciait Marilou. C'était une vérité. Un chiasme. Alexandre, de son côté, m'enviait Marilou, mais c'est une personne loyale. Alexandre et moi nous nous connaissons depuis le collège. J'existe à travers Alexandre, et lui existe à travers moi. Encore un chiasme : ABBA, décidément la vie se décline souvent sous la forme de chiasmes : c'est une manière grammaticale de souder les êtres. Dorian se trouve à travers

Alexandre, et Alexandre se trouve à travers Dorian ; encore un chiasme, que n'aurait pas renié Gargantua celui-là. En un mot, et pour parler simplement, Alexandre était mon « meilleur ami ».

Mais, pour l'instant, Alexandre n'a d'yeux que pour Marilou qui commande un chocolat auprès de Maxime, qui lui envoie comme d'habitude un sourire signifiant : « Décidément toi, plus tu avances, plus tu es jolie ». Et elle de lui rendre son sourire entendu : « Je vois bien que tu me trouves jolie, Maxime, j'en suis très flattée ».

Enfin, Bilbok entre en scène. Il m'évoque toujours autant Hercule Poirot (imaginer ce dernier s'étant rasé la moustache : voilà c'est ça).

Je lui ai raconté mon entrevue avec Mme Bidule.

« Cette personne est-elle digne de confiance ?

- Extravagante. Mais je la crois sincère.

- Voilà qui rajoute à la difficulté. Pourquoi diable Elisabeth ne m'en a-t-elle pas parlé, bizarre ? Enfin, nous voilà avec une troisième piste sur les bras, qui serait politique. Ce Gargantua n'était pas un homme simple.

- L'homme est un monstre incompréhensible, dit Alex.

- En tout cas, affirme Marilou qui se devait de poursuivre les propos d'Alexandre, la devinette est très habile : toutes les pistes s'y retrouvent. Je lève mon chapeau au type qui a fait ça ! »

Ce qui a permis à Alexandre Le Subtil de glisser un compliment : « Non, non, garde ta chapska sur la tête ; ça te va si bien, Marilou ! », inoculant dans mon organisme le bacille bien connu de la jalousie. Et je n'étais pas au bout de mes peines.

F

« Quant à moi, dit Bilbok, j'ai aussi des choses intéressantes à dire, à propos d'Elisabeth. Je l'avais déjà vu le jour du crime : elle se trouvait encore sur les lieux quand je suis arrivé. Son état ? Déplorable : affalée dans un fauteuil, les traits défaits. Bouleversée. Nous avons examiné le corps avant de le porter à l'hôpital pour y subir une autopsie : quatre heures après le médecin légiste nous a révélé que Gargantua avait été empoisonné à l'arsenic.

- L'arsenic est un truc horrible, ne peut s'empêcher de rappeler Marilou.

- Oui, oui, comme chacun sait. Connaissez-vous Elisabeth ?

- Oui, répondons-nous tous.

- Non, répond Marilou.

- Elisabeth, explique Bilbok à la seule intention de Marilou, a 34 ans, elle est plutôt jolie mais comment dire euh... un peu bizarre.

- Disons extravagante, dis-je.

- Voilà le mot juste : « extravagante ». Il y a beaucoup de personnages « extravagants » dans cette histoire, mais enfin là n'est pas le propos. Elisabeth m'a paru très tourmentée, pas seulement par ce qui venait de se passer mais des tourments plus profonds, qui seraient en quelque sorte une partie de son tempérament, qui concerneraient sa vie au jour le jour...

- Disons des problèmes existentiels, dis-je.

- Voilà les bons termes : « problèmes existentiels » ! Le surlendemain, elle se sentait mieux, et nous avons pris rendez-vous pour le soir même, chez elle. J'adopte systématiquement la méthode d'aller chez les personnes car,

comme je dis toujours : « Dis-moi dans quoi tu habites, je te dirai qui tu es ». J'avoue ne pas avoir été déçu : c'est un endroit très coquet, agencé avec attention et bien rangé ; de mignonnes tapisseries l'ornent joliment et toutes sortes de fleurs embaument et colorent le tout. »

« Vous louez, lui ai-je demandé, ou ce logement vous appartient ?

- Il m'appartient, a-t-elle répondu d'une voix étouffée par les sanglots.

- C'est un endroit agréable.

- Pas très grand, mais je n'ai guère besoin de plus d'espace. Mes exigences se concentrent uniquement sur la décoration.

- Je vois que vous avez du goût.

- Gargantua adorait mon intérieur, le pauvre, il venait souvent. Comme il me manque ! Je suis morte en même temps que lui.

- Vous le connaissiez depuis longtemps ?

- Je l'ai connu à l'Université. Il m'avait plu tout de suite. Il était très rieur, un rire fort, tonitruant, qui le portait au bord de l'apoplexie. J'ai toujours cru qu'il mourrait d'une crise de rire. Et puis j'aimais son côté romantique.

- Vous êtes comme ça, vous, « romantique » ?

- Oui, j'avoue avoir du mal à me contenter de la réalité.»

J'avais remarqué un portrait grand format accroché au mur du salon. J'ai demandé à Elisabeth de qui il s'agissait.

« N'avez-vous pas reconnu Flaubert, monsieur l'inspecteur, je constate que vous ne tâtez pas de la littérature ! Flaubert est notre maître à tous.

- Flaubert, mais c'est Madame Bovary, ça, j'ai fait des études, quand même. « Madame Bovary, c'est moi » !

- Et c'est un peu moi aussi, hélas. Comme elle j'essaye d'accorder mon existence avec les personnages de roman. J'écris un essai sur Flaubert depuis quelques mois. Gargantua affirmait que j'allais droit dans le mur mais je m'entête : c'est mon « projet », comme il disait, et je m'y tiens.

- Gargantua ressemblait-il à Flaubert ?

- Non. J'aimais Gargantua parce que c'était Gargantua ; ce n'était pas compliqué entre nous.

(Là, Elisabeth s'est mise à pleurer vraiment et il m'a fallu attendre qu'elle se calme.)

- Vous me soupçonnez, n'est-ce pas ?

- Vous êtes la première à consulter dans cette affaire, c'est tout.

- Vous n'ignorez pas qu'Emma Bovary s'est suicidée, je suppose...

- Avez-vous l'intention d'en faire autant, mademoiselle ?

- Je ne sais pas. Peut-être. Ma vie n'a plus de sens, désormais : il vivait à travers moi et moi, je vivais à travers lui.

- Votre liaison durait... ?

- Depuis deux ans, ça allait faire deux ans la semaine prochaine.

- Vous avait-il parlé de menaces ?

- Non, sans doute ne voulait-il pas me causer du souci. Et puis il ne prenait rien au sérieux. C'est ainsi : moi je passe mon temps à pleurer, et lui riait de tout. Nous n'étions peut-être pas bien assortis, quand j'y pense.

- A quelle heure l'avez-vous quitté ce matin-là ?

- Huit heures, et nous devions nous revoir à 14 heures.

- Qu'avez-vous fait entre temps ?

- Je suis restée chez moi, j'avais des cours à préparer.

- Pour quelle raison n'habitiez-vous pas ensemble ?

- Gargantua ne le souhaitait pas, a répondu Elisabeth en pleurnichant. Mais nous étions très épris l'un de l'autre. J'aurais bien aimé avoir un bébé, même, mais quand je reniflais sur la photo d'un enfant, Gargantua, lui, s'esclaffait. « Pour ajouter encore un mouton à ce vaste troupeau ! », disait-il. Pourtant je suis sûre qu'il aurait fini par accepter.

- Connaissez-vous Mme Machin, ai-je demandé, la collaboratrice de votre compagnon à Marionnettes ?

- Mon Dieu oui, nos relations vont bien changer ! Sachez que nous étions les meilleures amies du monde ; sa collaboration avec Gargantua ne m'avait gênée en aucune façon, il n'y avait pas de rivalité entre nous.

- Qui a pu écrire cette lettre ?

- L'assassin connaissait bien Gargantua, semble-t-il.

- En tous les cas, si je résume la situation, vous n'avez pas d'alibi pour le matin du meurtre.

- Ajoutez à ça que madame Bovary est mon modèle, monsieur l'inspecteur, et voilà l'arme du crime qui fait son apparition. Vous n'ignorez pas le rôle joué par l'arsenic dans ce roman, je suppose ?

- C'est encore un élément contre vous, en effet ; en outre, le fait de tuer son amant ne manque pas d'un panache tout ce qu'il y a de plus romantique, pas vrai ?

- J'ai fait exprès, a dit Elisabeth dans un torrent de larmes et en s'arrachant les cheveux, bien que tout aille dans le sens de ma culpabilité, de ne rien vous cacher !

Je vous demande de prendre en compte ma franchise ! Mais je n'ai pas tué Gargantua, je le jure, sans lui mon petit monde intérieur n'est plus guère qu'illusion et viduité ! Pourquoi aurais-je voulu supprimer mon amour, quand je me serais supprimée moi-même ? »

Bilbok : « Voilà ce que j'ai pu apprendre d'Elisabeth. »

Moi : « Qu'allez-vous faire ? »

Bilbok : « Rien. »

Marilou : « Un détail m'échappe : comment une sardine aurait-elle pu à elle seule ligoter un cachalot sur une chaise et lui faire avaler du poison ? »

Bilbok : « Voilà qui me chiffonne, mademoiselle. Je vais poursuivre mes investigations avec ce M. Wilson, le président de l'Université. Quant à vous, tâchez de résoudre la devinette. »

G

Et c'est ce que nous avons tenté de faire dès le lendemain, en suivant pas à pas les instructions de la devinette à la fac. Mais il ne vaudra pas la peine que j'en parle : nous sommes rentrés bredouilles : il n'y avait aucun indice véritable dans les ouvrages à consulter.

Je me contenterai d'évoquer une anecdote : Charlotte a pensé à demander au bibliothécaire du département de Psychologie de compulser son ordinateur pour obtenir la liste de ceux qui avaient emprunté récemment *Les Lois de l'Imitation*, le troisième livre.

« Maintenant, a dit Charlotte, retournons au département d'Espagnol. Nous aurons la liste des étudiants ayant pris le *Quichotte*. Et si un même individu a loué ces deux livres dans un temps rapproché, nous aurons une piste ! »

C'était bien vu, Charlotte, mais aucun nom ne correspondait : le coupable avait su éviter le piège.

De fait, un seul élément est à retenir de notre expédition à l'Université : nous avons compris que la devinette n'avait pas été imaginée pour Gargantua (étant donné qu'il a reçu la lettre pendant les vacances de février, et qu'il a été empoisonné comme un rat avant la reprise des cours, mon maître n'a pas eu le temps de suivre les instructions), mais pour ceux qui allaient mener l'enquête.

Dit autrement : le meurtrier, tel un psychopathe de haut vol, avait mis au point un jeu à sa manière. Il avait quadrillé son propre échiquier et les pions contre lesquels il avait décidé de s'exercer, c'était nous.

H

Monsieur Chouette, le nouvel animateur, projetait d'organiser une conférence sur *Marionnettes*, comme une provocation de notre part visant à montrer aux assassins que les disciples de Gargantua étaient prêts à poursuivre son œuvre. Projet auquel nous avons souscrit avec joie, comme tout ce qui pouvait faire revivre notre maître ne fût-ce qu'un instant.

Le 9 mars, Bilbok est passé nous voir à l'atelier :

« Je venais prendre rendez-vous avec vous pour ce soir à *La Caverne*, nous a-t-il dit.

- Avez-vous eu des révélations de la part de Wilson ? demande M. Chouette.

- Euh… Oui, répond Bilbok visiblement embarrassé. Enfin rien d'extraordinaire. Mais je dois vous quitter, chers amis. N'oubliez pas mon rendez-vous. Mettons 21 h. 30. »

Bilbok nous a remerciés avant de quitter les lieux.

M. Chouette : « L'inspecteur ne tient pas à parler de ses recherches devant les profs, il doit soupçonner tout le monde, comme c'est drôle ! Ce Bilbok m'évoque un peu Hercule Poirot, ça aussi c'est drôle, pas vrai ? »

Alexandre : « Oui, l'inspecteur est un homme drôle, mais très consciencieux : son métier est pour lui un vrai sacerdoce. »

Moi : « Comme pour Poirot ! C'est vraiment drôle, la ressemblance qui peut exister parfois entre deux individus ! »

Rémi : « Désolé, Dorian, mais Bilbok n'est pas Hercule ! Hercule, lui, aurait déjà résolu la devinette. Moi je te le dis : notre cher inspecteur n'est qu'un flic

comme les autres. Un qui se contente d'interroger et de prendre des notes pour son rapport. »

Charlotte : « Moi, par contre, j'ai beaucoup d'estime pour Bilbok. Il a des qualités qui sont rares à notre époque. Par exemple il n'est pas de ces hommes de justice qui deviennent des vedettes sur le dos des victimes ; il soupçonne Elisabeth mais il n'en parle pas aux medias ; il ne se fait pas passer pour un héros à la télé. »

Moi : « Faut dire qu'il aurait du mal. »

Charlotte : « Comme c'est drôle, Dorian. Moi je dis que Bilbok vaut mieux que ces pitres, car ce sont des pitres, qui cherchent à se faire valoir devant des millions de personnes. »

I

Le soir même, à *La Caverne :*

« Wilson, dit Bilbok, m'a appris toute une partie de la vie de Gargantua que vous ignoriez sans doute. Tout se passait en secret. En apparence, l'administration de l'Université était bien en place, mais en définitive un séisme aurait pu tout chambouler. Et ça à cause de qui, de Gargantua !

- A ce point ! m'exclamé-je.

- A ce point. (L'inspecteur avale la moitié de sa grenadine d'un trait avant de poursuivre). Les associations étudiantes n'étaient pas au courant, mais je peux vous affirmer que par-dessous ça bougeait. Au fond les hommes sont tous les mêmes, dans n'importe quel milieu. Mais laissez-moi vous raconter. J'ai donc rendu visite à Wilson ce matin, dans son bureau. Il m'a reçu avec courtoisie. C'est un homme, comme je n'ai pas manqué de le noter dans mon rapport, grand, fort, jovial, et moins sûr de lui qu'il ne s'en donne l'air. »

« - La première chose que je veux vous dire, a-t-il commencé, c'est que je ne l'ai pas tué. Car tout ce que je vais vous raconter jouera contre moi.

- Cela faisait-il longtemps que vous vous connaissiez ? ai-je demandé.

- Très longtemps. Nous avions le même âge, et nous avons débuté à la même époque, dans la même discipline. Voyez qu'en une seule phrase j'ai employé trois fois le mot « même ».

- Encore l'imitation, décidément c'est une manie chez vous.

- C'est juste, l'imitation est partout. Mais laissez-moi continuer. Nos vies se sont déroulées parallèlement : nous étions célibataires tous deux (je ne suis marié que depuis trois ans), et nous partagions beaucoup d'activités : le ping-pong, les échecs, la bonne bouffe et... les femmes.

- Excusez-moi de vous interrompre, mais euh - quand vous dites « même les femmes »...

- Je voulais dire que parfois il m'a piqué des maîtresses, et vice versa !

- Elisabeth, par exemple ?

- Exact. Elisabeth a vécu avec moi pendant six mois. Mais elle a toujours préféré Gargantua.

- On se représente plutôt les intellos plongés dans leurs bouquins !

- Vous me rangez dans une catégorie, monsieur l'inspecteur : tel individu doit correspondre à tel type, tel autre à tel autre type, etc. Non, je suis un rat de bibliothèque, ne vous y trompez pas. Mais j'aime la vie. Montaigne, qui a beaucoup réfléchi sur la question du mariage, affirme qu'il ne faut pas se marier jeune, qu'il faut connaître avant un certain nombre de liaisons ; eh bien, Gargantua et moi avons suivi le conseil d'un homme avisé. Cela d'ailleurs n'a rien de choquant à notre époque.

- Non, bien sûr...

- Je vous ai exprimé les affinités entre nous pour vous montrer à quel point nous étions liés. C'était mon meilleur ami.

- Pourquoi n'avez-vous pas écrit Marionnettes *ensemble ?*

- Il ne m'avait rien demandé, ce qui m'a beaucoup déçu ; à la fin j'avais du mal à le cerner. Mais notre rupture a été consommée avec la lettre qu'il m'a envoyée

l'été dernier. Il m'y faisait part de son intention de devenir président.

- Connaissez-vous l'origine de cette ambition ?

- Marionnettes *était alors sous presse et devait sortir en librairies à la fin de l'année. Gargantua pensait ne pas avoir atteint son objectif et le déplorait. Il croyait cet essai sans valeur. Il n'y voyait qu'un rocher déjà sculpté par d'autres. Dans son esprit le doute s'installait, et il lui fallait trouver un autre moyen pour tailler cette fois une pierre utile, singulière, à sa propre image. Par conséquent, il avait décidé de s'engager dans la politique, devenir président de l'Université. Grâce à ce poste, il aurait pu faire des travaux, réaménager les bâtiments, peut-être même changer certaines méthodes pédagogiques ; en somme, il aurait voulu inventer une autre Faculté et cette œuvre il l'aurait contemplée, regardée sous toutes les coutures et aurait pu dire : « Ça, c'est moi ! » Comprenez-vous ce que je veux dire, monsieur l'inspecteur ?*

- Je comprends très bien, monsieur le Président.

- En résumé, il aurait voulu être président, j'aurais aimé écrire Marionnettes.

- Gargantua voulait être Wilson et vice versa.

- Je n'y avais pas songé mais c'est vrai. Il fallait toujours que l'un fasse ce que l'autre faisait.

- Que s'est-il passé ensuite, après la lettre ?

- Il m'y demandait de renoncer à ma propre succession et de le soutenir ; j'ai refusé : j'aime cette fonction, elle est ma raison d'être. Souhaiteriez-vous la voir ? »

Wilson m'a quitté un instant. Est revenu avec une lettre postée le 24 juillet. Je l'ai lue avec attention.

« Très incisif, n'est-ce pas ?

- Oui, on peut le dire.

- Avez-vous relevé les menaces de mort, à la fin ? Exagérées, sans doute. En tout cas je n'y avais pas fait attention. Ne dit-on pas : « Si tu fais ça je te tue » sans pour autant passer à l'acte ? C'est aussi une façon de parler.

- Gargantua vous déclarait la guerre !

- Ah ! La politique, pas de cadeau ni de sentiment, c'est la règle. Nos amis deviennent nos pires adversaires du jour au lendemain, d'un claquement de doigt. Depuis ce moment des affinités ont commencé à se constituer entre profs et j'ai dû batailler ferme pour conserver des alliés. Gargantua avait un charisme certain, il séduisait les foules, contrairement à moi. Désirez-vous un cigare ?

- Non, merci. En tout cas maintenant Gargantua ne vous empêchera plus. »

Wilson a pris un cigare dans l'étui posé devant lui sur le bureau et l'a allumé : on aurait dit un ministre.

« Détrompez-vous, la mort de Gargantua ne m'avantage pas, bien au contraire. Cela a créé un choc parmi nous et la partie adverse trouvera un remplaçant pour le représenter. Le plus en vue serait M. Chouette, le nouvel animateur de l'atelier d'écriture. Dorénavant mon rival, ce sera lui !

- Que faisiez-vous le matin du 25 février dernier ?

- J'étais seul dans mon appartement. Ma femme travaillait, les enfants passaient les vacances chez mes parents. Je n'ai pas d'alibi, c'est bien le mot que vous utilisez ?

- Oui monsieur le Président : c'est le mot juste... ».

J

Le surlendemain au soir, j'ai roulé le long de la Garonne. Hemingway disait qu'après une journée d'écriture vous devez fatiguer votre corps ; il recommandait en particulier la pratique de l'amour physique avec la femme que vous aimez, mais comme mon Hadley à moi n'est pas du genre quotidiennement disponible, il me fallait un substitut : Marilou ne m'avait pas même appelé depuis cinq jours.

Puis, j'ai pris ma douche. Je la fais durer exprès, longtemps, et pas trop chaude, sinon à cause de l'effort je dégouline de sueur pendant de longues minutes. Mais ce soir-là, je suis interrompu, alors que l'eau tiède éclabousse ma figure depuis quelques instants (mes yeux fixant le pommeau dans un bien-être indicible) : le téléphone crisse dans l'appartement. Je dois stopper l'écoulement de l'eau, me relever (je suis accroupi dans la baignoire), attraper une serviette, m'essuyer les cheveux, m'éponger, enfiler mes pantoufles les pieds encore mouillés, je déteste ça, et courir pour m'emparer de l'écouteur. Heureusement la personne qui m'appelle doit savoir que je me douche : la sonnerie insiste pour que j'aie le temps de répondre.

« Allô ?

- Allô bébé ? » répond la voix.

C'était Marilou. J'y croyais plus. Mais au fond c'était prévisible : elle savait qu'à cette heure-là je rentre du roller, elle savait que j'étais en train de me doucher et elle SAVAIT que j'ai horreur d'être dérangé pendant ma douche !

Vous demanderez : pourquoi ne lui avais-je pas téléphoné moi-même ? Au début, vous répondrai-je, je l'ap-

pelais, mais je me prenais systématiquement un soufflet à distance. Téléporté. Et je suis bien placé pour dire que ça fait mal.

Notre conversation ? Marilou me dit qu'elle veut venir chez moi ; que je lui manque ; qu'elle a rêvé de Dorian. Elle raccroche et une minute après je l'ai à la maison.

Marilou me donne un bref baiser, lance son sac sur le lit, dit : « Quoi de neuf ? », tout en déballant le sac sans rien ranger, dit : « Moi je suis débordée », tout en jetant sa brosse à dents dans le gobelet de la salle de bains ; pousse les papiers de dessus mon bureau pour y poser son cartable.

« C'est gentil, dis-je, d'avoir repensé à moi.

- Alors bébé, quoi de neuf ?

- Rien. Te voilà de retour, trésor.

- Et dans l'enquête, quoi de neuf ? »

Je lui raconte l'entrevue de Bilbok avec Wilson.

« Ce qui est troublant, dis-je, tandis que nous nous installons sur une chaise autour de la table, c'est le lien entre les personnes concernant cette affaire et *Marionnettes* : Wilson imitait Gargantua, Gargantua imitait Wilson, Elisabeth singe Madame Bovary, et en même temps tous cherchent à s'individualiser par un quelconque projet. Ce que je veux dire, c'est que tout se passe comme s'ils illustraient *Marionnettes.* Est-ce la vie qui précède les livres, ou les livres précèdent-ils la vie ? Dans le cas de mon maître, sans doute un peu les deux : son existence a été à l'origine de sa réflexion et du livre qui en est résulté mais le livre, ensuite, n'a-t-il pas agi sur toutes ces personnes, les statufiant dans leur rôle d'imitateurs ? Peut-être qu'ils se sont reconnus dans *Marion-*

nettes et que maintenant ils s'identifient à l'image d'eux-mêmes que l'essai leur renvoie.

- Cette université est étrange, dit Marilou. Par chance toi, bébé, tu es normal.

- Enfin presque : n'oublions pas l'influence sur moi de Gargantua. Tiens, le téléphone sonne, décidément je suis harcelé ce soir ; qui ça peut bien être ? »

Pour une fois j'ai été plus rapide que Marilou et c'est moi qui ai décroché.

« Allô, Dorian ? C'est Mme Machin, la collaboratrice de votre maître ! »

Mme Machin, à l'autre bout du fil, haletait d'angoisse.

« Il faut que je vous parle, Dorian. C'est important. Je ne comprends pas, Bilbok ne m'a pas encore contactée. J'ai… J'ai une confidence à vous faire. Je sais combien Gargantua avait de l'estime pour vous. »

Presque essoufflée par l'émotion, Mme Machin m'a donné son adresse.

« N'ayez crainte, madame. J'arrive. »

Marilou, qui a compris de quoi il s'agit, me dit, ou plutôt me crie, qu'elle veut venir avec moi. Mme Machin a accepté, et Marilou s'est mise à taper du pied d'excitation, en poussant des ouh, ouh ! de contentement, tellement indiscrets que j'ai dû lui faire les gros yeux. Mais elle a continué de se trémousser en se déplaçant vers la salle de bains pour s'y enfermer et je pouvais entendre encore les ouh, ouh ! malgré la porte close.

Enfin, j'ai raccroché.

Marilou est sortie de la salle de bains en tortillant son derrière.

« Enfin ça va bouger, à nous l'aventure !

- Tu te tiendras bien, trésor, cette femme m'a paru très tourmentée. »

Marilou s’est trémoussée vers moi ; m’a donné un baiser, et un clin d'œil pour me rassurer.

« Peut-être qu’elle va nous avouer sa culpabilité ? dit-elle.

- Nous verrons bien. »

K

Mme Machin vivait dans un appartement spacieux, très peu personnalisé : des murs couverts d’un revêtement imitation crépi noirci par le tabac, un plancher de moquette grise, partout sauf dans la cuisine ; c'était d'autant plus grand que les meubles étaient rares.

Elle nous a salués d'une poignée de main sèche (cette femme était très sèche, et ne m’a pas fait bonne impression) ; plutôt laide, avec des yeux noirs très vifs, un petit nez aplati orné d'un grain de beauté ; mais il y avait, malgré un corps étriqué, une certaine grâce dans sa démarche.

Elle nous a priés de nous installer sur le canapé devant une table à apéritifs, puis s'est engouffrée dans la cuisine pour y chercher à boire.

« Vous devez savoir, commence-t-elle d'une voix enrouée tandis qu’elle en revenait, que mon estime pour Gargantua était sans limite. J'avais de l'admiration pour lui et c'était réciproque. »

Mme Machin, tout en continuant de parler nous servait du cola pour accompagner les cacahuètes. Elle ne nous avait pas demandé ce que nous voulions et je savais que Marilou n'aimait pas le cola. Elle reluquait le cola que Mme Machin versait dans son verre, d'un air dépité.

« Nous souhaitions, dit Mme Machin, écrire cet essai depuis plusieurs années, et quand il a été publié quelle joie ! Gargantua doutait de ce livre, mais moi j'étais satisfaite, pour deux raisons... »

Je jette de temps à autre un regard discret vers Marilou. Je m'amuse de la voir essayer d'ingurgiter son cola. A chaque déglutition, sa bouche émet un petit « glups ! »

d'écœurement mais elle ne montre rien, son visage reste impassible, comme si elle appréciait vraiment le cola.

« ...D’abord, c'est que j'ai pu y exposer ma conception de la condition humaine : ce paradoxe insoluble entre imitation et volonté de s’individualiser, nous le ressentons à travers toutes ces petites angoisses existentielles, ce sentiment d’absurdité de la vie qui est parfois notre lot quotidien. Eh bien, Gargantua et moi, nous avons pris le mal à la racine... »

Alors, Marilou a tenté une expérience. Elle a mis un grand nombre de cacahuètes dans sa main, les a portés à sa bouche, puis elle a pris une gorgée de cola avant d’avaler le tout. Le résultat a dû s’avérer probant, elle renouvelle ensuite méthodiquement le processus.

« ...La première raison de ma satisfaction à propos de ce livre est qu'il est utile. La deuxième, c'est que... Oh mais excusez-moi, je vois qu'il n'y a plus de cacahuètes, je vais en chercher d'autres.

- Merci beaucoup, madame, dit poliment Marilou qui n'a pas terminé son cola.

- Resservez-vous du cola ! crie sèchement Mme Machin depuis la cuisine. »

Marilou m’a regardé en faisant la moue. De mon côté, déshydraté par le roller et par Mme Machin je me verse un autre verre.

Notre hôtesse revient ; pose d’un geste vif les cacahuètes devant Marilou avant de s’enfoncer dans son fauteuil une cigarette à la main.

« La deuxième cause de ma satisfaction, disais-je, est plus délicate à exprimer. Voilà. Ce livre m'avait encore rapprochée de Gargantua. C’était ma raison de vivre. Je me suis sentie tellement heureuse, c'était… Merveilleux. »

Mme Machin a fait une pause, comme si elle avait terminé et Marilou, tout en mastiquant une poignée de cacahuètes avec lenteur la fixait avec des yeux tout ronds : si elle avait dû endurer ce calvaire pour entendre si peu elle allait me faire une scène horrible en sortant. C'était sûr. Grâce à Dieu Mme Machin, après avoir pris soin d'écraser le mégot dans un cendrier a mis son visage dans ses mains et fondu en larmes.

« Gargantua était devenu un peu moi-même, d'une certaine manière ! Je veux dire, cet essai nous définissait tous les deux et quelque part lui et moi, nous étions pareils !

- En résumé, dis-je, vous étiez *Marionnettes* ; or, Gargantua était aussi *Marionnettes*, donc vous étiez Gargantua et vice versa !

- Exactement, répond Mme Machin.

- Bien raisonné, dis-je. C'est inattaquable.

- Rien à dire, postillonne Marilou la bouche pleine de cacahuètes. C'est d'une logique implacable.

(J'ai lancé un regard vers Marilou : cette femme est-elle folle ?)

- Quoiqu'il en soit, je dois vous dire que … Voilà, ce raisonnement Gargantua l'avait tenu aussi et… Comme s'il voulait le pousser jusqu'au bout il avait fait de moi sa… Sa maîtresse ! »

Marilou se met à tousser violemment, son visage devient rouge d'efforts : une cacahuète a dû passer par le mauvais trou.

« Vous étiez amants ? ai-je demandé.

- Oui, je l'avoue.

- Elisabeth était-elle au courant de votre liaison ?

- Non, bien sûr, non. »

Mme Machin sanglotait de plus belle, le visage dans les mains, comme Emma Bovary quand elle fait l'amour

avec Rodolphe ou Léon. Pourtant Mme Machin n'était pas Elisabeth.

« Alors ça pour un aveu, ai-je murmuré.

- C'est un aveu ! tousse Marilou.

(Deuxième regard vers Marilou : devait-on CROIRE cette folle ?)

- J'ai jugé important, dit-elle, de vous révéler cette situation. Croyez-vous que ça ait pu être à l'origine du meurtre ?

- Ça n'est pas impossible. A condition que votre liaison ait été connue par des tiers. Si personne ne l'a su j'ignore en quoi…

- Personne ne l'a su, vous pouvez me croire !

- Vous devriez raconter cette histoire à la police.

- Mais il n'a jamais pris contact avec moi, ce Hobbit ! Vous comprenez bien que c'est très frustrant. J'étais sa maîtresse, tout de même ! »

Les lèvres de Mme Machin ont tremblé, elle a bondi de son fauteuil puis elle a commencé à ranger verres et apéritifs. L'entretien se terminait là et Marilou et moi nous nous sommes levés. Au moment du départ Mme Machin nous a salués d'une poignée de main sèche : la même que tout à l'heure.

« Quelle femme antipathique, dit Marilou.

- Tu sais trésor, je commence à penser que mon maître était un inconnu pour moi. »

L

Le Dimanche 14 Mars, je suis arrivé en retard à *La Caverne* et, parvenu à proximité, j'ai surpris Marilou en tête-à-tête avec Alexandre. Ils s'entretenaient à l'extérieur, autant dire à l'écart des autres déjà rentrés ; appuyés contre une table ; illuminés par les lumières bleues qui éclairaient la place. Ajoutez à cela le cadre champêtre de la Garonne, l'atmosphère fraîche qui faisait que leurs haleines se mêlaient en un voile léger et vous conviendrez que le tableau dont ils formaient le premier plan imposait une touche de poésie dans les tréfonds de votre âme : c'était tout juste s'ils ne se tenaient pas par la main.

Ils se sont écartés l'un de l'autre à mon approche.

« Salut bébé, t'es à la bourre pour une fois !

- J'espère que je te manquais, trésor ?

- Comment ?

- J'espère que je te manquais ?

- Oh non, tu sais, je peux me passer de toi pendant un jour quand même ! »

J'ai répondu froidement à ses lèvres tendues et j'ai touché mollement la main d'Alexandre en guise de salutations avant de m'engouffrer dans *La Caverne*. Cette fille m'en ferait voir des belles, c'était écrit dans les lignes labyrinthiques de mon avenir qui me paraissait, chaque jour, un peu plus indéchiffrables que le jour précédent.

(Aujourd'hui (toujours dans la bibliothèque, en attendant les criminels et le dénouement de cette histoire), ce déséquilibre existentiel me rappelle une conversation que nous avons eu plus tard avec Marilou :

Moi : « Tu pourrais partager en deux l'humanité : les Modestes et les Ambitieux. Les Modestes ne se posent

pas de questions : ils se complaisent dans leur rôle d'imitateurs, ou n'en ont pas conscience. »

Marilou : « Moi je suis une Modeste : ce qui m'importe c'est de m'accomplir en tant que femme, d'avoir une vie familiale et de m'accomplir dans mon travail. »

Moi : « Croire en l'humanité, y trouver sa place et participer à sa survie : telle est la tâche du Modeste. Il s'en fout de ne pas être unique ; c'est d'ailleurs une belle preuve de lucidité. »

Marilou : « Moi je ne m'en fous pas ! »

Moi : « Alors tu n'es pas une Modeste. Tu es une Ambitieuse. Le Modeste se contente d'un équilibre, lequel se résume en un triptyque : être heureux ; assurer la continuité de l'espèce en procréant ; participer au fonctionnement de l'espèce en se rendant utile par son travail. »

Marilou : « L'Ambitieux aussi a besoin de cet équilibre ! »

Moi : « Bien sûr, c'est le fondement de tout. Et quand cet équilibre est rompu la situation d'angoisse provient de l'impossibilité à reconstruire le puzzle de ton image : les morceaux sont éparpillés et ne sont plus compatibles. »

« Je t’apporte ta pression ? » a crié Maxime.

- Non, je vais essayer autre chose ce soir. Un TGV, s’il te plaît ! »

TGV : Téquila-Gin-Vodka. Un mélange qui devait me consoler, c’était sûr.

« Qu’est-ce que tu as, bébé ?

- Je suis tendu. »

Marilou s’est assise à côté de moi. Les rôles étaient-ils déjà inversés ? Marilou avec Alexandre prenait-elle place à côté de moi pour le rendre jaloux ? Mon TGV est

arrivé à bon port. Je l'ai pris dans ma main droite et j'ai ingurgité d'un trait la moitié du verre. Infect, mais efficace. Une cigarette là-dessus et mon état devait encore s'améliorer.

« Vous croyez, dit Charlotte, que cette conférence ait lieu d'être les gars ?

- Bien sûr, a dit Rémi : ce sera une manière de rendre hommage à notre maître. »

Bref, la discussion sur la conférence, toujours la conférence, battait son plein.

Je n'y participais pas (j'avais les mains crispées sur mon TGV), mais soudain Marilou se penche vers moi ; elle approche ses lèvres de mon oreille gauche et elle murmure ces mots : « T'en fais pas bébé, tu t'es fait peur mais y avait pas de raison ». Je connaissais la franchise de Marilou et cette phrase, sans originalité mais coulée dans du sable fin pour moi m'a rassuré : le puzzle de mon image s'était reconstitué d'un coup.

Et du même coup, requinqué :

« Parlons plutôt de *Marionnettes*, m'exclamé-je, ne le tenons pas pour une vérité, discutons-en !

- Oui, dit Charlotte, surprise de ma soudaine incursion dans les débats, c'était pas la peine de tourner autour du pot.

- De toute façon, dit Alexandre, cet essai n'a rien de singulier.

- Tu peux sans doute réduire à néant ses idées, comme on peut le faire de toutes les idées, n'empêche elles dérangent ; n'est-ce pas là le signe de sa pertinence ?

- Mais si tu possédais tes classiques, s'écrie-t-il, tu saurais que des types l'avaient déjà fait avant lui !

- Gargantua, crié-je à Alexandre en faisant de grands gestes, a pris Tarde d'un côté, Mann de l'autre, il les a

réunis et leur a fait danser une polka ensemble en chantant : Eurêka ! On a découvert comment fonctionne l'être humain ! Gargantua t'explique le fonctionnement de ton moi, si tant est que tu en aies un bien sûr, ce qui reste à prouver ! »

La dispute allait tourner au pugilat, lorsque Maxime s’approche de notre table : « Qui prend la communication ? C'est Bilbok.

- J'y vais, a dit Charlotte. »

Charlotte a disparu avec Maxime. Elle est revenue quelques instants plus tard, vacillant sur ses jambes comme si elle devait s'écrouler bientôt.

« Qu'est-ce qu’il y a ? » demande Alexandre.

Charlotte s'est appuyée contre la table :

« C'était l'inspecteur.

- Mais que voulait-il ? dis-je.

- La police… La police vient de trouver Mme Machin dans son appartement. Elle…Elle est morte. Elle a été assassinée. »

M

Extrait de « La Dépêche du Midi »

Hier au soir, à 19 h. 30 précises, la police découvrait le corps sans vie de Mme Machin dans le salon de son appartement, rue Champêtre. A 18 h. 30, des amis qu'elle avait invités ce soir-là sonnent à l'interphone sans résultat. Mme Machin ne répondant pas, ils décident de lui téléphoner de la cabine la plus proche : en vain. Connaissant sa rigueur d'organisation ils s'inquiètent, et contactent la police qui arrive sur les lieux à 19 h. 00. La lumière visible depuis l'escalier décide les policiers à enfoncer la porte. Le cadavre est ligoté sur une chaise. Le rapport du médecin légiste établit un peu plus tard dans la journée qu'elle a été empoisonnée à l'arsenic.

N

Le lendemain soir, chez Dorian :

Bilbok : « Nous avons trouvé le corps dans la même position que pour Gargantua. C'était pas joli à voir, le visage de cette femme était convulsé à tel point que ses amis ne l'ont pas identifiée sur-le-champ ».

Marilou (dont la voix chevrote d'excitation) : « Et personne n'a rien entendu ? »

Bilbok : « Personne.»

Alexandre : « Et... » Mais Bilbok interrompt Alexandre d'un grand geste de la main, puis s'exclame (en échouant dans sa tentative d'être charismatique mais sans bafouiller une seule fois) : « Je suis venu vous annoncer que ma méthode va changer à partir d'aujourd'hui ! Sachez que je considère ce deuxième assassinat comme un échec personnel et que je vais me faire plus musclé dorénavant. Plus de nonchalance inefficace mais de l'action, tonnerre de Dieu ! »

Alex : « Il faut quand même rester lucide ; ne pas tomber dans la facilité ».

Bilbok : « A force de ne pas vouloir tomber dans la facilité on reste là à ne rien faire et les drames se multiplient ! Avec cette affaire la dentelle n'est pas de mise, il faut rentrer dans le lard, coquin de sort ! Alors maintenant j'ai compris : je soupçonne, j'enferme ! »

Moi : « Ç'a le mérite d'être radical. »

Bilbok : « La radicalité, c'est l'efficacité ! Voilà ma devise. Avant j'étais trop mou, ma femme n'arrêtait pas de me le dire et elle avait raison. »

Marilou, à ces mots, pousse un gloussement qui, par un mystère jamais élucidé manque dégénérer en fou rire.

Bilbok : « Je vous le dis sans ambages : Elisabeth est sous les verrous à l'heure qu'il est. »

Alex : « Mais, peut-on enfermer un suspect sans preuves ? »

Bilbok : « Bien sûr, tant que les soupçons sont justifiés ; ça n'a pas été facile, ne semblant pas comprendre la pauvre femme s'est débattue, criait : « J'y suis pour rien ! Je suis innocente, c'est une calomnie ! »

William : « Que va-t-il se passer, maintenant ? »

Bilbok : « Nous allons l'interroger. Une information : Elisabeth était au courant de la liaison de son compagnon avec Mme Machin. Même si elle la prenait pour une passade. »

Moi : « Le mobile du crime est tout trouvé. »

Bilbok : « Il faut chercher la cause de ces drames dans la jalousie. Cette affaire a pris une envergure médiatique mais pour autant elle n'est pas différente des autres. Avec cette lettre le meurtrier a voulu nous orienter vers un champ d'investigations extraordinaire, simplement pour nous empêcher d'aller droit au but. »

Marilou : « Mme Machin avait-elle reçu une lettre de menaces ? »

Bilbok : « A priori non. »

Charlotte : « Les journaux ne parlent pas d'Elisabeth... »

Bilbok : « Non, je les en ai avertis ce matin. De toute façon ils l'auraient su. »

Bilbok était un policier consciencieux à défaut d'être perspicace. Sa méthode se faisait plus radicale à cause de la pression médiatique sur sa personne : les journaux montraient leur impatience, Bilbok perdait son sang-froid, il fallait agir vite. Même s'il devait douter encore de la culpabilité d'Elisabeth, du moins il serait tranquille et pourrait dire à la population : « Les investigations se

poursuivent, l'affaire n'est pas bouclée, il faut continuer ».

Bilbok : « Un détail cependant : nous avons trouvé dans le portefeuille de Mme Machin une carte d'adhérent à une association soi-disant culturelle - Le Singe dépité - qui n'est enregistrée sur aucun fichier. »

Marilou (avec une jubilation déplacée) : « C'est peut-être une secte, on sait jamais ! »

Bilbok : « Voilà bien l'origine de mon trouble, mademoiselle. »

Le *Singe dépité*, titre assez ridicule a priori prenait une connotation inquiétante si on l'interprétait comme « imitateur fâché de n'être qu'un imitateur » (cf *singer*). Il pourrait y avoir un rapport avec *Marionnettes*.

Alex (avec un sourire moqueur) : « Assez fantasmé, Dorian, l'inspecteur a déjà assez de soucis. »

Bilbok : « Il a bien fait, j'avoue que l'idée m'a effleuré. Un argument toutefois : si Mme Machin avait été tuée à cause de son appartenance au *Singe dépité*, pourquoi n'en serait-il pas de même pour Gargantua ? Or, ce dernier n'avait apparemment rien à voir avec ça, bien que nous ne puissions l'affirmer euh … comment dirais-je ? »

Moi : « Péremptoirement ! »

William : « Catégoriquement ? »

Bilbok : « Voilà, nous ne pouvons l'affirmer « catégoriquement ». Ensuite, Elisabeth n'a pas de carte non plus. En somme Mme Machin semble être la seule personne à la posséder et cet élément serait donc sans importance. »

Alex : « Bien raisonné, y a rien à ajouter, là je dis bravo. »

Alexandre commence à applaudir, mais le claquement de ses mains résonne curieusement dans une atmo-

sphère plutôt solennelle jusque là. Il comprend que sa plaisanterie ne fait pas effet, que Bilbok la prend plutôt mal et il stoppe net la manifestation ironique de son admiration pour l'inspecteur. Après un court silence gêné, et pour se donner une contenance, il demande si Elisabeth n'a pas d'alibi pour ce meurtre.

Bilbok : « Bien sûr que non, personne dans cette affaire n'est capable de se disculper en aucune manière ! D'habitude les suspects cherchent à prouver leur innocence, mais là non, tout le monde peut être soupçonné et tout le monde s'en fout ! »

(Bilbok a un geste de lassitude. Il est fatigué.)

Marilou : « Mais au fait, c'est peut-être nous qui avons vu Mme Machin pour la dernière fois ? »

Bilbok : « C'est bien ce que j'ai pensé : elle vous avait donné rendez-vous le jeudi et sa mort a eu lieu le vendredi matin. »

Puis il s'extirpe de sa chaise, nous salue d'un signe de tête, claironne dans un dernier sursaut d'énergie : « Quant à vous résolvez la devinette, remuez-vous le popotin que diable ! » Enfin il sort en claquant la porte.

O

Un soir, nous nous sommes réunis chez moi, toujours pour la devinette. J'ai fait exprès (vous allez voir comme c'est stupide), de reconstituer cette ambiance chaleureuse des romans de Conan Doyle : chauffage à une température confortable ; lumière tamisée ; mes amis ont pris place qui sur une chaise, qui sur le lit, m'ont commandé qui du café, qui du thé avec la possibilité d'y tremper des biscuits, s'il te plaît Dorian : ce soir-là en somme, nous étions tous des Sherlock Holmes.

Marilou nous a aidés dans nos efforts ; elle mettait son nez partout, posait des questions, élaborait des tas de petits schémas, graphiques, dessins pour « poser clairement le problème », émettait des hypothèses plus rocambolesques les unes que les autres. Quant à nous, sérieux, les spécialistes de la pensée, nous avons commencé par nous faire passer à chacun une photocopie du message.

Marilou : « Je reste persuadée que ça n'a rien de métaphysique. Il faut raisonner. »

Une tête de mule.

« Je crois que nous devrions relever par exemple les mots clés, ou les noms, les adjectifs, etc., et nous amuser à regarder les initiales ou les lettres finales. Peut-être un texte codé apparaîtrait-il ? »

Nous l'avons regardée d'un air goguenard.

Moi : « Amuse-toi si tu veux, nous on travaille. »

Marilou : « Oh et puis zut, j'essaye de vous donner un coup de main ! Avec votre grosse tête vous vous envolez dans la stratosphère et vous n'arrivez à rien ! »

Moi (en lançant vers les autres un coup d'oeil amusé) : « Bon enfin, tu nous tiens au courant ! »

Un long silence a suivi. Chacun réfléchissait à part soi.

Au bout d’un moment, je m’inquiète : « Est-ce que ça avance, trésor ? »

Marilou : « Pas du tout. C'est vraiment tordu. »

J'ai affecté de regarder les autres en souriant, comme pour dire : « Voyez les gars, elle a pas réussi c'était à prévoir », et ça a suffit à faire exploser Marilou. Elle s’est levée d'un bond et, sans dire un mot m’a balancé son petit carnet à schémas (comme elle l'appelait) à la figure. Elle nous a toisés du haut de ses 1.60 m les bras levés, s’est écriée : « Et vous, vous en êtes où ? », puis elle s'empare de sa photocopie du message, du plan de l’Université et s’enferme dans la salle de bains.

« Je plaisantais, trésor, reste avec nous ! »

Mais elle ne répond pas et, pour me donner une contenance à cause de ce silence exaspérant je me rends à la salle de bains voir à quoi elle travaille.

J’ouvre la porte.

« Fous le camp ! » crie-t-elle, assise le plus dignement possible sur les toilettes avec la photocopie sur les genoux. A voir ses yeux, je préfère la laisser seule.

J’ai repris ma place au milieu du silence général.

Encore quelques instants et Marilou a enfin quitté son refuge. Elle semblait ne plus être fâchée. Elle était même étonnamment sereine.

Moi : « Qu'est-ce qu’il y a ? »

Le visage de Marilou s'est éclairci. Elle s'est avancée vers nous : « Rien ! Vous croyiez que j'avais découvert quelque chose, ou quoi ? »

Moi : « Ben je sais pas, tu arrives là parmi nous, calmée et tout alors j'ai failli m'inquiéter ! »

Alexandre : « Dommage. Bon, moi je vais me coucher, j'en ai marre. On arrivera à rien.»

William : « Ouais, je renonce ».

Et tous ont suivi le mouvement, découragés.

***

Quand j'ai eu refermé la porte, Marilou est venue m'embrasser.

« Paul Auster, dit-elle.

- Eh bien quoi, Paul Auster ?

- *La Trilogie new-yorkaise*. Paul Auster. »

Elle me donne un nouveau baiser et me pousse pour m'obliger à m'asseoir sur le lit. Elle s'y installe à son tour, de la manière suivante : en allongeant la jambe droite sur mes genoux, la gauche pendant en bas du lit, touchant le sol ; sa tête s'appuie contre mon épaule, son bras droit entoure ma taille, sa main gauche pèse sur le genou de sa jambe droite ; cette posture (de la sentir ainsi serrée contre moi) m'apporte un sentiment de bien-être : ce n'est pas son habitude.

« Je pense que j'ai la solution.

- Et il y a une relation avec Paul Auster ?

- Oui.

- Alors dis-moi ! » m'exclamé-je, avant de lui donner un coup de langue dans le cou, à l'endroit le plus mignon c'est-à-dire en bas, juste avant la clavicule.

- Voilà. Comme je vous l'ai dit j'ai commencé par jouer avec le texte : j'ai pris la première lettre de chaque verbe, par exemple, ou encore la lettre finale…

- Oui ça je sais, mais abrège !

- …De chaque mot, continue Marilou sans prendre en compte mon interruption, enfin bon n'importe quoi. Je me suis amusée à faire des dessins en reliant tous les adjectifs, mais rien, je n'arrivais à rien ! Ma patience avait des limites.

- La mienne aussi, remarqué-je, en lui donnant un autre coup de langue.

- Et puis, j'ai eu l'Illumination ! Je me suis demandée pourquoi les assassins insistaient tant sur le parcours à suivre, avec des éléments indiqués comme en passant : « prends la galerie Est », « dans la galerie de la Mémoire » ; « après avoir dit peut-être un petit bonjour à tes amis de la Présidence ». De manière presque inaperçue ces indications t'obligeaient à suivre un itinéraire bien précis et, en tout cas, j'ai compris qu'elles voulaient suggérer quelque chose. Alors j'ai repensé à *Cité de Verre*, de Paul Auster. Tu sais, quand Quinn suit le type, là, il s'aperçoit au bout d'un moment que son trajet, si on le retranscrit sur un plan de New-York forme des lettres. Eh bien j'ai décidé de faire la même chose avec le plan de l'Université. Prends-le et regarde.

- Si je suis les indications, dis-je à la place de Marilou, en sortant du département de Lettres je commence par prendre la galerie Est à gauche ; puis je passe à droite dans la galerie Sud pour aller à la Librairie. Ensuite on va vers le département d'Espagnol, par la galerie des Amphis avant de repiquer à droite rue Léautaud. Après avoir pris mon livre, les instructions me disent de rentrer au département de Lettres. Ce que je fais…

- Et pour ça, il y a deux possibilités égales : soit tu descends la rue Léautaud jusqu'à la galerie Est, avant de prendre à gauche pour rentrer au département de Lettres, soit de suite à gauche dans la galerie de l'Arche avant de

reprendre à droite par le passage des Lettrines. Deux possibilités mais avec, tu vas le voir, le même résultat.

- Dans les deux cas ça fait un P, dis-je.

- Tu pouvais choisir sans doute d'autres itinéraires, mais si tu suis les indications tu prendras celui-là qui d'ailleurs est le plus court. Un détail révélateur : on te propose de rentrer au département de Lettres alors que Gargantua aurait très bien pu aller chercher les autres livres directement. La vérité, c'est que l'on tenait à ce que tu empruntes un parcours précis.

- Je continue. Ou plutôt je repars, dans la galerie Est mais à droite ce coup-ci, avant de remonter la galerie Nord pour me diriger vers le département de Psychologie.

- Et pour rentrer le chemin indiqué par les assassins n'est pas le plus court ! Le plus court était évidemment de revenir sur tes pas. Pourtant la devinette indique : « Ensuite, dans la galerie de la Mémoire, tu penseras que sans elle, etc. », puis « après avoir dit peut-être un petit bonjour à tes amis de la Présidence ». Bref, on tenait à ce que tu passes par la galerie de la Mémoire et devant la Présidence. Et pour en terminer, tu peux soit descendre la rue Léautaud jusqu'en bas pour prendre à gauche dans la galerie Est, soit emprunter la galerie de l'Arche avant de redescendre par le passage des Lettrines et retomber devant l'entrée du département de Lettres. Dans un cas ça forme un O et dans l'autre un truc qui ne constitue pas une lettre ; une sorte de P à l'envers, comme dans un miroir.

- Le parcours, si je résume, devait s'effectuer en deux temps, le premier permettant de constituer un P et le second de former un O. Si tu as vu juste c'est un cataclysme, puisque ces deux lettres mises bout à bout forment : P.O.

- *Plume d'Orphée*. Le nom de l'atelier d'écriture !

- Tellement d'hypothèses peuvent être émises.

- Trois : Primo, mon raisonnement est faux et P.O n'est qu'une coïncidence ; secundo, mon idée est juste mais il s'agit d'une ruse pour faire croire à la culpabilité d'un innocent ; enfin tertio…

- ... Ton raisonnement est juste et le ou les criminels se trouvent au sein de *Plume d'Orphée*.

- Voilà pourquoi je n'ai pas voulu intervenir tout à l'heure. De peur d'éveiller leur méfiance ! »

J'ai éclaté de rire.

Un rire malheureux, désespéré.

« Il y avait ici Charlotte, William, Rémi et Alexandre, mes meilleurs amis ! »

Marilou s'est libérée de mon étreinte et s'est mise à faire les cent pas.

J'ai eu le sentiment de ne plus rien maîtriser, vous savez, comme le type qui se rend compte dans un film d'espionnage qu'il ne peut plus faire confiance à personne et qui se sent tout à fait seul.

« Ecoute bébé, dit Marilou, partons demain comme prévu faire du ski ; un petit week-end à la montagne ne nous fera pas de mal. Nous verrons quelle décision prendre. »

P

Ce jeu lexical définit l'auteur comme observateur privilégié, dominant le pays du haut des montagnes. JP Hulin, à propos du livre de KIPLING (Plain Tales from the Hills)

Marilou et moi avons toujours du plaisir à skier. Glisser entre les sapins, prendre les remonte-pentes, sentir le froid piquant de l'air pur, la sensation grisante de la vitesse. Et puis le soir c'est la chaleur du petit chalet, avec la cheminée où l'on fait des grillades et le bien-être qui nous enveloppe quand on regarde les lumières de la station derrière la vitre embuée sur laquelle on dessine le mot qui nous vient doucement à l'esprit : « Authenticité. »

Marilou m'apprend encore à skier. Je n'ai aucun style, affirme-t-elle, et je lui fais honte. Ce sont des disputes à n'en plus finir :

« La personne qui te regarde descendre, répète-t-elle, a l'impression que tu vas te casser la figure à la première bosse !

- Mais je ne tombe jamais, voilà la vérité !

- Et t'as l'air de quoi, avec tes jambes tout écartées hein, bébé ? »

Toujours la même ritournelle et ça se termine par un fou rire et de grandes embrassades quand on imagine Dorian en train de descendre les pistes les jambes « tout écartées ».

« Je me fais plaisir, dis-je. Pourquoi améliorer je ne sais quel style quand ce ne serait que de la frime, comme pour ces surfeurs qui nous envahissent ? »

Le dimanche matin, l'affaire Gargantua nous revient à l'esprit à la manière d'un mauvais rêve.

« Tu sais bébé, dit Marilou, tandis qu'elle tentait le tour de force d'insérer les orteils de son pied droit entre ceux de mon pied gauche, il va quand même falloir en parler à Bilbok. »

Puis, comme elle n'y réussissait pas, elle a éclaté de rire en voyant nos orteils absolument incompatibles.

« C'est peut-être un signe ? dit-elle.

- Aucun couple ne peut mêler ses orteils, c'est prouvé.

- Scientifiquement ?

- Scientifiquement.

- Alors me voilà rassurée, bébé. »

Et sa bouche de chercher la mienne.

Puis elle s'est levée pour ouvrir les volets et faire une « flambée ». Moi je suis resté sous la couette, j'ai pris mon édition intégrale des nouvelles de Cortazar et j'ai relu, dans la préface de Mario Vargas Llosa, ces mots : « Comme le roman ou le théâtre, le jeu est une forme de fiction, un ordre artificiel plaqué sur le monde, une représentation de quelque chose d'illusoire qui remplace la vie. L'homme joue pour se distraire, oublier la véritable réalité et soi-même, en vivant, tant que dure cette substitution, une vie à part, aux règles strictes, créées par lui. Distraction, divertissement, affabulation, le jeu est aussi un recours magique pour conjurer la peur atavique qu'inspirent à l'être humain l'anarchie secrète du monde, l'énigme de son origine, sa condition, son destin. »

Q

J’ai contacté Bilbok le lundi soir. Je n’étais pas rassuré, alors je me suis préparé avec la classique répétition devant le miroir de la salle de bains, exactement comme ces paroles prononcées dans le vide avant un premier rendez-vous avec la femme de sa vie. Je savais en outre que les choses ne se passent jamais comme prévu : lorsqu'on se trouve en présence de la fille cela fonctionne ou non, mais de toute manière c'est différent ; éternel décalage entre nos aspirations intimes et leur concrétisation dans le réel. Le reflet de mon visage dans le miroir joue le rôle de Bilbok et moi, c'est moi, de l'autre côté, ce moi toujours difficile à définir ; Ionesco nous dit que « chacun devrait faire son petit discours de la Méthode pour son propre compte ». « Je suis, pensait Ionesco : mais qui est ce « je » ? Difficile à savoir (…). C'est une convention. Tout de même moins imprécis que « nous » et que « on ». Derrière le « on », en ce qui me concerne, doit se cacher *Plume d'Orphée* et à la fin je suis devenu très persuasif, devant mon miroir. Le moi qui représente Bilbok est convaincu, il approuve, sourit, rit aux éclats pour se détendre avant l'arrivée du vrai Bilbok. Je suis stressé, je n'y crois plus moi-même, comment pourrai-je persuader l'inspecteur ? C'est affreux, je perds tous mes moyens ! Se ressaisir et vite.

L'interphone sonne : le vrai Bilbok arrive.

« J'ai quelque chose à vous dire, commencé-je.

- Moi aussi. A propos de Wilson. »

Déjà rien ne se passe comme devant le miroir. Je m’attendais à me trouver face à un homme intrigué, prêt à m'écouter et je découvre un Bilbok pressé, indisposé à

recevoir une mauvaise nouvelle. Je le fais asseoir et lui offre une bière (pas de grenadine chez Dorian, désolé), enfin je rassemble mon courage et je répète les paroles proférées dans la salle de bains, en bafouillant mais sans trop de ridicule. Bilbok suit mon exposé avec le plan de l'Université sous les yeux et je parle de plus en plus juste, et j'annonce mes arguments de manière très péremptoire. Joues qui s'enflamment, la sueur dégouline de mon front jusqu'au menton avant de s'écouler dans mon cou, je donne tout, non pas pour la bonne cause en elle-même mais surtout pour convaincre Bilbok de la finesse d'esprit dont Marilou avait fait preuve. A la fin, épuisé par une tension frisant la limite, je regarde Bilbok d'un air triomphal. Lui paraît décontenancé ; trouble qu'il exprime d'abord par un simple froncement des sourcils, qui dégénère ensuite en une convulsion lui prenant tout le visage.

« Vous vous rendez compte de ce que ça signifie ? rugit-il.

- Que vous avez la solution, ni plus ni moins.

- Comprenez bien que si je dois soupçonner l'atelier maintenant, mais autant suspecter même la concierge de l'Université ! Elisabeth est en prison, j'ai obtenu un renseignement fâcheux sur Wilson, Chouette me paraît louche et voilà que vous me mettez dix suspects de plus devant le nez. Et vous avez le toupet d'appeler ça une solution, vous, petit freluquet ?

- M. l'inspecteur !

- Je dis bien dix suspects, je vous y inclus au point où j'en suis ! Je pourrais vous accuser d'avoir tout manigancé depuis le début, d'avoir gagné ma confiance, de jouer avec moi !

- Enfin, M. l'inspecteur !

- J'y suis ! Vous avez liquidé Gargantua parce que vous l'admiriez, comme pour John Lennon ! Vous saviez qu'en tant que policier chargé de l'enquête je vous contac-

terais, et moi comme un âne je vous ai permis de suivre mes investigations pas à pas, ah vous avez été malin y a rien à dire !

- Mais enfin M. l'inspecteur, je…

- Vous avez appris mes soupçons envers Elisabeth, alors pour aller dans ce sens vous avez liquidé Mme Machin, qui la veille vous avait avoué sa liaison avec Gargantua ! Vous saviez les répercussions que ce meurtre aurait pour Elisabeth, que ça obligerait la justice à la mettre sous les verrous. Pour personne il n'y avait plus de doute : Elisabeth était coupable, il s'agissait d'un drame de la jalousie, point final ! »

Bilbok avait raison : s'il avait voulu m'accuser il aurait eu suffisamment d'éléments à charge. Et voilà que mon nom ferait la une de tous les journaux, que mes amis me lyncheraient, que Marilou effrayée irait se réfugier dans les bras d'Alexandre ; le cercle vicieux de ma descente aux enfers serait sans retour et je finirais tout au fond, avec la Bête et prisonnier dans le Cocyte. Le cerveau humain est redoutable, il peut effectuer des opérations mentales si vite. Mais surtout la réalité est redoutable, tellement multiple que tout devient possible et vous avez beau être n'importe qui, dans l'un des espaces de cette réalité vous pouvez constituer un coupable parfait : Bilbok venait d'en trouver un.

« Par contre, dit Bilbok, vous ne m'auriez pas parlé de l'atelier d'écriture. Je voulais simplement vous montrer que dans cette affaire tout le monde peut être suspecté.

- Si vous avez pu raisonner ainsi à mon sujet, il en est de même pour tous les membres de *Plume d'Orphée*.

- Je vais faire mettre vos amis sur écoute.

- Alexandre, Rémi, William, et… et même la pauvre Charlotte ?

- Pas question de jouer les enfants de chœur, je crois l'avoir déjà dit. Autre chose : mes hommes ont effectué hier une perquisition surprise au domicile de Wilson.

- Et pour quel résultat ?

- Mi-figue, mi-raisin. Il possédait aussi, cachée dans l'un des tiroirs de son bureau une carte d'adhérent au *Singe Dépité*. Bilan : sur deux victimes l'une s'est révélée appartenir à cette société, l'autre pas, et sur deux suspects présumés l'un possède cette carte et l'autre pas.

- Difficile de trouver une logique à partir d'éléments aussi disparates.

- N'hésitez pas à m'appeler si vous en voyez une. Moi j'ai renoncé. »

R

« Il faut agir, bébé. Les écoutes téléphoniques ne sont pas tout. Pour commencer va nous chercher une bière. »

Marilou apprécie la bière. Généralement nous partageons la même canette, un coup à toi, un coup à moi ; ainsi tout le monde y trouve son compte, elle, parce que la dose lui convient, moi pour une raison plus romantique : je vois dans ce geste un rite, l'une de ces petites habitudes qui font les vrais couples ; d'un mot, j'y vois l'Amour.

J'ai décapsulé la bière avant de retourner m'asseoir sur le lit.

« Nous devons nous méfier d'Alexandre, dit Marilou.

- Alexandre est mon meilleur ami, je refuse ces insinuations ridicules.

- Au moins en ce qui le concerne, nous pouvons faire quelque chose. »

Même Dieu, quand Marilou a une idée en tête ne tente rien pour l'arrêter ; alors imaginez Dorian quand elle dit :

« Je vais lui faire du charme.

- Pardon ?

- Ainsi, murmure Marilou comme si elle se parlait à elle-même, je pourrai m'introduire dans sa vie privée, fouiller son appartement ; peut-être même le coincer.

- As-tu songé une seconde à me demander la permission, trésor ? »

Mais Marilou n'écoute plus : elle vient de prendre sa décision, et dans celle-là pas plus que dans les autres je n'ai mon mot à dire.

Cependant j'insiste.

« Qu’entends-tu par « faire du charme » ?

- « Faire du charme », bébé, ça signifie : « Faire du charme ». C'est très clair.

- Si tu couches avec Alexandre, Marilou, je te tue ! »

Je n’ai pas pu m'empêcher d’articuler cette phrase. Dès qu’elle est sortie de ma bouche, j’ai su pourtant que j'allais devoir essuyer une scène ; une crise de colère, difficile à décrire sans faire dans l'hyperbolique.

Marilou se lève d'un bond, parcourt l'appartement en long, en large et en travers, aboie des paroles très distinctes, très pures, me traite de tout, crie au bord des larmes, des larmes de rage, odieuses et amères. C’est un ouragan furieux qui passe et repasse devant Dorian, renversant tout sur son passage ; les choses volent avant de s'écraser sur le carrelage, cela siffle, hurle, s'enferme dans la salle de bains, criant toujours, puis revient après avoir claqué la porte. Moi je me trouve au milieu, éperdu, je hurle à mon tour : « Je m'excuse ! », « Je disais ça comme ça ! », « J'étais jaloux tu peux me comprendre ! » ; mais non, cela ne me comprend pas et continue avec une force, une énergie à faire peur malgré ses 1.60 m les bras levés ; je peux sentir les courants d'air produits par le frou-frou endiablé de la jupe verte, vert foncé ; cela se pose sur le lit pendant une fraction de seconde avant de se relever en un éclair et d'éclater de nouveau en un grand coup de tonnerre, d'éclats de voix toujours très purs, très distincts ; puis Marilou, tout en vociférant et faisant les cent pas s'empare de son sac, le jette sur le lit, cherche de quoi le remplir, les jupes, les pyjamas, la brosse à dents, les slips, les soutien-gorge, tout, elle y enfournait tout d'une main, me menaçant du poing de l'autre. Enfin elle ferme ce dernier d'un « vioumm » ! qui sonne comme une apothéose.

C’est fini.

« En plus, dit-elle, je suis sûre que tu as vraiment pensé ce que tu as dit. Je ne resterai pas une minute de plus avec un mec qui me prend pour une salope. »

S

Le 31 mars, à *La Caverne*, tout le monde est déjà là hormis Alexandre et Marilou. A 22 heures enfin, ils débarquent, et je comprends que j'ai déjà un avion de retard : Marilou a entrepris son opération de charme avant même *La Caverne*. Son maquillage est parfait, suffisant pour l'embellir encore si c'est possible. Elle salue tout le monde d'un sourire. Je n'ai droit pour ma part qu'à un froid baiser, même pas sur les lèvres et à la façon dont Alexandre me serre la main, sans me regarder, je conclus que quelque chose déjà s'est passé entre eux.

Elle a dû l'appeler : « Ecoute Alexandre, il faut que je te vois, c'est important, Dorian et moi ça va plus très bien, je crois que c'est fini, maintenant c'est de toi que je rêve je peux pas m'en empêcher », enfin voilà, directe et sûre d'elle-même ; et lui, à l'autre bout du fil, le cœur s'emballant à tout rompre fait semblant de conserver son calme : « Bon, d'accord, le mieux c'est qu'on se voit pour en parler ; on verra bien ». Mais je l'imagine avoir sauté partout après avoir raccroché ; sans doute fantasmait-il déjà sur Marilou l'Africaine, avec ses seins mignons et ses petites jambes musclées, nue dans son lit et prête à s'offrir, à subir les assauts du mâle Alexandre, Alexandre le Grand, le Fort, le Dur. Sa vanité devait s'exacerber, il était le meilleur, le tombeur de ces dames. Alexandre l'Irrésistible.

J'ai pensé : A partir de l'instant où tu es amoureux ton imagination ne peut s'empêcher de s'activer. Il t'est impossible de te contenter des faits, de la situation concrète dans laquelle tu te trouves, et d'aviser. Il existe des imaginations de deux sortes : l'une optimiste, l'autre plutôt pessimiste et toi, ton imagination se révèle toujours néfaste, à l'inverse de certains qui pensent à l'avenir

comme pour s'en régaler à l'avance. Tu n'imagines jamais que le pire, nuit après nuit, jusqu'à désirer avec impatience d'effectuer un bond en avant dans le temps pour constater si les dégâts réels sont aussi importants que ceux nourris par ton imagination. Voilà pourquoi tu as parfois du mal à te sentir bien dans le présent : l'avenir t'angoisse tellement que tu as hâte d'y être ; puisqu'en général il ne s'avère pas aussi dramatique que tu croyais ; le problème, c'est que cet avenir devient alors ton présent et que le cercle infernal recommence.

« Et toi Dorian, tu prendras quoi ?

- Un TGV, s'il te plaît Maxime. Je l'avais bien apprécié la dernière fois et je crois que je vais m'y mettre. »

J'allume une cigarette.

Marilou s'est assise à côté d'Alexandre. J'ai une forte envie de tordre ma tête sous la table pour vérifier si le salaud n'est pas en train de lui caresser les genoux, mais cela serait par trop indiscret. De guerre lasse, je louche sur mon TGV.

Discussion au sujet de la conférence.

En fait, trois personnages s'isolent mentalement : Marilou, parce qu'elle se fiche de la conférence et ne pense qu'à jeter des coups d'œil langoureux vers son nouveau petit ami ; Alexandre, qui souhaite savourer sa victoire en silence ; et moi, qui n'ai aucune envie d'ouvrir la bouche autrement que pour ingurgiter ma boisson décapante. Le TGV m'éloigne petit à petit du monde, pour me plonger dans un univers beaucoup plus bleu, vague, mais aussi plus confortable (du moins j'essaye de m'en convaincre). Mes seules incursions dans le réel sont pour Charlotte, je la regarde, je me dis que peut-être je pourrais l'aimer et faire d'elle ma compagne. Une fille

douce, gentille, attentionnée, voilà ce qu'il me faut et non une Carmen camerounaise.

« Tu es ravissante ce soir Charlotte, on en mangerait ! »

Et Charlotte de tourner vers ma triste personne ses yeux doux :

« Oh, merci Dorian, tu es très gentil. »

Je pense à la vie que nous aurions tous les deux : le quotidien banal mais sécurisant, les enfants, les petits plats préparés avec attention pour l'adorable mari, nous ferions l'amour deux fois par semaine, le mercredi et le samedi ce serait la règle, les sorties au parc d'attraction pour distraire les enfants.

La tranquillité. Les certitudes. La Modestie, enfin.

T

Neuf jours plus tard (nous en étions au même point), Bilbok tout essoufflé déboule dans *La Caverne*: « Bonsoir les enfants ! Je m'excuse de venir comme ça à l'improviste. Figurez-vous que les drames continuent. (Bilbok paraît déboussolé.) Cette fois il s'agit de M. Chouette, le remplaçant de Gargantua. Ça s'est passé ce matin. Il faut croire que nous avons fait dans la discrétion, la presse l'ignore encore : Chouette a été tué d'un coup de pistolet par Wilson, le président de l'Université. »

Silence.

Toutes nos conjectures s'effondrent : Elisabeth est en prison pour rien ; Marilou s'est trompée dans la résolution de la devinette ; l'affaire sera classée bientôt.

Bilbok : « Wilson a utilisé un silencieux mais malgré ça il a été pris quasiment sur le fait. D'ailleurs il ne s'est pas caché, il avait manifestement perdu la boule. »

Moi : « Mais… Wilson a-t-il aussi avoué pour les autres crimes ? »

Bilbok : « Les faits sont différents, cette fois plus d'arsenic mais du plomb. Depuis quelque temps des rumeurs persistantes faisaient de Chouette le futur président, tous ses amis politiques l'abandonnaient, son poste « était toute sa vie » et il a fini par devenir enragé : « à travers Chouette, a-t-il déclaré, c'était Gargantua qui me battait, je ne l'ai pas supporté. »

Charlotte : « Alors madame Bidule avait raison de voir en Wilson un assassin. »

Rémi : « Que va-t-il advenir d'Elisabeth ? »

Bilbok : « N'allons pas trop vite. Il s'est passé trop de choses aujourd'hui pour ma pauvre tête. »

Puis l'inspecteur, prétendant se sentir fatigué nous salue et quitte les lieux, non sans m'avoir glissé un regard appuyé que je lui ai rendu pour lui montrer que j'avais compris sa demande implicite : il souhaitait me voir seul à seul.

Alex : « Nous devons perpétuer l’atelier d’écriture. Il serait déshonorant de laisser tomber l'œuvre de notre maître. »

Charlotte : « Mais personne ne voudra plus se mêler de *Plume d'Orphée* ! »

Alex (les yeux baissés) : « M. Chouette m'avait chargé de mettre sur pied la conférence ; personne ne m'empêchera d’accomplir ma tâche. »

Marilou : « Toi t'es un mec ! »

Alex : « J’en ai vraiment marre, je crois que je vais rentrer. »

Marilou se lève immédiatement après lui : « Tu me montres la voie, Alexandre. » Puis elle me donne un infime baiser sur la joue et lui emboîte le pas.

U

« Vous boirez bien une bière, inspecteur ?

- Cette affaire m'épuise.

- Mais aujourd'hui vous êtes une vedette !

- Dorian... »

Bilbok, gêné, baisse les yeux.

« Allons inspecteur, redressez moi ce visage ! »

J'ai couru au frigidaire pour y prendre deux bières et suis retourné m'asseoir sur une chaise, en face de Bilbok maintenant rouge comme un soleil couchant sur la baie de San Francisco. Je lui ai offert l'une des bouteilles.

« Parlez-moi des écoutes téléphoniques, ai-je demandé.

- C'est sans doute beaucoup d'indiscrétions pour pas grand-chose. Mais laissez-moi vous parler de Wilson. Lorsque nous l'avons arrêté il sentait le brûlé, comme s'il avait mis le feu à du foin, du papier ou je ne sais quoi. Wilson nous a avoué avoir fait la java au *Singe Dépité*.

- De quoi s'agit-il, une fois pour toutes ?

- D'espèces de rites destructeurs. D'abord c'est une nuit de fête, ensuite ils font brûler des textes, un peu comme les nazis en leur temps.

- Mais dans quel but ?

- Par désespoir. C'est un autodafé symbolique. Ces gens là sont des écrivains ratés qui se vengent en cassant du livre. Ils se croient condamnés à l'imitation. Wilson avait eu de grandes ambitions littéraires dans le temps, qui ont été autant de désillusions. Depuis on le sait il s'est jeté dans la politique, la présidence de l'Université justifiait son existence et quand il a compris que les élections prochaines allaient lui échapper... En revanche il a refusé

de vider son sac à propos de ces réunions : Où ? Quand ? Avec qui ? Mystère.

- Et pour Elisabeth ?

- Le Juge d'instruction a décidé de la faire mettre en liberté surveillée.

- L'atelier d'écriture ?

- Nous allons poursuivre les écoutes téléphoniques pendant quelques jours. A propos, euh…

(L'inspecteur marque une hésitation).

- Vous avez entendue, dis-je à la place de Bilbok, Marilou prononcer des mots tendres à Alexandre lors d'une conversation téléphonique ?

- Pas moi. L'un de mes hommes. Mais c'est pas mes oignons.

- Elle mène sa petite enquête.

- Et vous laissez faire ? Vous les jeunes de maintenant vous me sidérez ! Qu'elle fasse gaffe en tout cas, dans cette histoire tout peut survenir, même le pire du pire. C'est pour ça que j'ai tenu à vous en parler. »

V

Le lendemain matin, à 7 heures, le téléphone retentit, dix fois plus fort que d'habitude. Je m'extirpe de mon lit et, comme toujours dans ces cas-là une mauvaise humeur justifiée s'empare de mon être ; seulement voilà c'était Marilou, « Salut bébé j'ai du nouveau », qui m'a dit qu'elle souhaitait me voir au plus vite, qu'elle avait découvert « un truc » chez Alexandre bref, nous passerions la journée ensemble.

« Je serai là dans dix minutes ! »

Puis elle raccroche aussi sec.

Mais cette fois, après avoir posé son bagage sur le lit encore défait elle s'avance vers moi, pose son front contre mon épaule, m'entoure le cou de son bras droit et la taille de son bras gauche, rapproche son corps contre le mien et, quand ces opérations sont effectuées elle se met à serrer très fort.

« Bébé tu sais, je crois que je tiens beaucoup à toi. »

Je l'enlace à mon tour, dégage son visage de mon épaule en tirant délicatement ses cheveux de ma main gauche, approche ma bouche de la sienne et je l'embrasse. Notre baiser dure longtemps, aucun de nous souhaite le faire cesser alors cela dure pendant une éternité délicieuse, nos lèvres pressées les unes contre les autres, nos salives mélangées dégoulinent sur nos mentons, ça bave de partout. C'est beau.

Evidemment je cède le premier. Toutefois, pour me donner une contenance je décide, tandis que je sépare ma bouche de celle de Marilou d'empoigner ses fesses malgré la protection du jeans. Puis je la soulève, fais trois pas et nous jette sur le lit. Je m'allonge sur elle et j'entre-

prends de lui dévorer la joue gauche. La tigresse ne se laisse pas faire, nous roulons, je m'évertue de calmer sa violence mais elle développe plus d'énergie que moi et, malgré ma force supérieure j'ai du mal. Cependant je possède aussi plus de souffle et cela fait la différence : Marilou se fatigue enfin et s'abandonne au sort que je lui réserve.

Je me trouve sur elle, mes deux bras sous ses épaules, mes mains serrant sa tête avec douceur. Tout en me caressant la nuque elle me dévisage, cherche à deviner mes intentions.

« Alors trésor, ça se passe comment avec Alexandre ?

- T'en fais pas bébé, il a à peine connu le goût de mes lèvres. »

Je passe mes mains sous le sweat bleu marine de Marilou de manière à pouvoir caresser les seins mignons protégés encore par le soutien-gorge. Elle se crispe un peu, mes mains sont froides.

« Soulève ton dos, lui commandé-je, je veux dégrafer ton soutien-gorge. »

Alors elle soulève son dos et j'arrache le soutien-gorge, tout en remontant le sweat afin de regarder les seins de Marilou et les baiser. Ce que je fais goulûment.

J'oblige Marilou à lever les bras pour me permettre d'enlever le sweat (je n'ai aucune difficulté pour y parvenir), puis j'entreprends de lui ôter son jeans. Elle se laisse faire. Je déboucle la ceinture, défais les boutons, un, deux, trois, ordonne à Marilou de soulever son bassin et je dénude ses jambes.

« Est-ce qu'Alexandre t'a caressée trésor ?

- Si peu, à peine un peu mes fesses et encore j'avais mon pantalon. »

Je baise les cuisses de Marilou avec des petits coups de langue du genou jusqu'aux hanches, tandis que mes doigts s'affairent toujours autour des seins pour faire saillir les mamelons. Enfin, sans violence mais sans ménagement non plus j'ôte la culotte de Marilou. Ainsi je peux la contempler et jouir d'elle avec mes yeux.

« Est-ce qu'Alexandre a cherché à te faire des choses, trésor ?

- Oui bébé, il m'a même demandé de faire l'amour avec lui. »

Je me déshabille (j'étais en pyjama) et je m'allonge sur Marilou.

J'entre en elle sur-le-champ et commence illico à bouger, en allant le plus vite possible. Je ne prends pas en compte ses désirs et pour la première fois Marilou me subit. Elle me fixe, comme par masochisme, elle ne veut rien manquer de ma domination. Elle gémit à peine. Je vais toujours loin, toujours vite, mais quand je sens que le plaisir arrive je ralentis jusqu'à stopper presque mes oscillations de façon à l'éloigner un peu, puis reprends mes mouvements mais lentement : il s'agit de retarder au maximum ma jouissance. A l'instant de mon éjaculation précoce je garde les bras tendus, lance ma tête en arrière, ferme les yeux, ouvre la bouche en esquissant le sourire du vainqueur et gueule comme si le monde entier devait prendre connaissance de ma satisfaction, avant de m'écrouler sur Marilou. Elle, m'entoure de ses jolis bras et me serre très fort pour la deuxième fois en une seule matinée.

« Tu m'appartiens, Marilou, tu m'appartiens. »

***

« Tu sais bébé, dit Marilou en revenant sur le lit après être passée à la salle de bains, j'ai peut-être découvert un truc chez Alexandre.

- Ah oui ! Raconte.

- Voilà. Depuis quelque temps j'envisageais de m'incruster chez lui mais au dernier moment je manquais de courage.

- Tu as manqué de courage, toi, tiens ?

- Oui, mais t'en fais pas que je me suis rattrapée hier. Je l'ai appelé vers 17 heures, je lui ai annoncé à quel point je me sentais attirée par lui, tout un cinéma pour le séduire.

- Tu es une fille si cruelle.

- Au téléphone je lui ai donné rendez-vous chez moi vers 21 h 30. Au fond je souhaitais me pointer à son appartement à l'improviste.

- Tu es allée chez lui avant ?

- A 20 h 30 ! s'exclame Marilou l’air espiègle. Ainsi je l’ai pris au piège. Tu trouves pas que je suis maligne ?

- Tu es diaboliquement rusée.

- Alexandre a été un peu surpris de me voir arriver, il a été très sympa, m'a donné un tout petit baiser sur les lèvres et m'a fait asseoir sur son sofa. Son appartement est beaucoup plus grand que le tien, tu sais bébé quel confort ! Il me propose de prendre un apéritif et je lui réponds…

- Du cola !

- Idiot ! dit-elle en riant, tandis qu'elle me pince le cou, « aïe », entre le pouce et l'index de sa main droite. Un Martini, bébé, voilà ce que je commande, parce que chez Alexandre au moins y a le choix, c'est pas comme ici. Alexandre part chercher un Martini et je me mets à fouiner sous les coussins.

- Ouahou, trésor, une vraie James Bond Girl !

- J'ai toujours rêvé d'être un agent secret. Quand j'étais petite je voulais devenir pompier, comme les garçons. Bref, j'ai trouvé un truc : il avait laissé son portefeuille sur la table à apéritifs alors, après avoir vérifié qu'il ne revenait pas je m'en empare et je l'ouvre. Et dedans je trouve, devines quoi ? Une carte d'adhérent au *Singe Dépité* bébé, au nom d'Alexandre ! »

W

Alexandre appartenait au *Singe Dépité*.

Nous n'avons pas averti Bilbok de notre découverte. Nous souhaitions obtenir des éléments complémentaires. D’ailleurs, quel pouvait être le mobile ? Pourquoi les écoutes téléphoniques n’apportaient-elles aucun résultat ? Peut-être n’y avait-il pas de complice, disait Marilou, Alexandre avait agi seul et n’en parlait à personne.

Alors nous nous sommes jetés sur les données que nous avions en notre possession, c’est-à-dire ses oeuvres (quelques nouvelles), et les circulaires qu’il faisait passer aux membres de l’atelier d’écriture dans le but de faire le point sur ce qui nous restait à préparer pour organiser au mieux la Conférence. Alexandre, depuis le début et sur la proposition de Chouette en avait pris la direction. Depuis la mort de ce dernier *Plume d’Orphée* n’existe plus, mais nous avons continué à nous réunir à la même heure, comme si de rien n’était.

Nous n’espérions pas trouver grand chose à partir de ces documents, jusqu’au jour (le 7 mai) où Marilou pénètre dans mon appartement toute affolée, sautant partout et m’embrassant à tout va : « J’ai découvert un truc, criait-elle, j’ai un plan, je suis la meilleure ! »

Après que nous nous soyons installé sur le lit en sirotant une bière un coup à toi, un coup à moi, Marilou m’a expliqué :

« C’est à propos des circulaires. J’étais chez moi, je les relisais sans cesse. J'avais la première sous les yeux :

Circulaire du 23 Mars

- Choisir la date si possible dès cette séance, pas de temps à perdre. Le meilleur horaire serait entre midi et

deux, pendant la semaine, car ça permettrait d'avoir le maximum de visiteurs. Proposition : au cours du mois de mai.

- Définir précisément quel sera le déroulement de la Conférence. Décision définitive avant les vacances de Pâques (donc avant le 9 avril).

- Nous ne pouvons pas savoir encore comment seront nos prospectus avant de décider de la teneur des débats, mais pensons dès maintenant à choisir quels devront être les moyens de communication.

- Les animateurs du débat, les intervenants.

- Pour savoir quelles personnalités inviter pour animer les débats, il faut réfléchir au type de discussion que nous voulons : complaisante envers Marionnettes *ou contradictoire.*

- Tout à coup, continue Marilou, un détail a retenu mon attention. Ce bout de phrase : « donc avant le 9 Avril ». Le 9 avril, c'est la date de la mort de M. Chouette. On peut se demander en quoi ces quelques mots écrits dans un contexte extérieur à l'affaire pouvaient se révéler intéressants, mais j'ai constaté que « le 9 Avril » se situe exactement au milieu du texte, c'est-à-dire que de part et d'autre il y a exactement, en comptant le titre, le même nombre de termes : 62. Alors j'ai pris les deux autres circulaires (celles du 30 mars et du 6 avril) et j'ai recherché le mot du milieu : dans la première « Chouette » et dans l'autre « Bureau ». Si l'on assemble les trois mots situés au milieu des trois lettres nous avons : 9Avril/Chouette/Bureau. Or, Chouette a été tué le 9 Avril dans son bureau ! Il ne peut pas s'agir d'une coïncidence. Tu veux que je te dise : Alexandre a codé ces circulaires !

- Mais trésor, me suis-je exclamé, cela ne colle pas ! Ce n'est pas Alex qui a tué Chouette, mais Wilson ?

- Je pense qu'il avait l'intention de le tuer lui-même mais, quand il a vu, lors de la séance au *Singe Dépité*, à quel point Wilson était obsédé par sa haine envers Chouette, il n'a plus eu qu'à le pousser à bout pour qu'il fasse le sale boulot à sa place.

- C'est pas bête. Mais dans quel but aurait-il codé ces circulaires ?

- Mais pour nous, voyons ! N'oublie pas qu'Alex est un coutumier du fait ! Rappelle-toi la lettre de menaces : ce n'est pas pour Gargantua qu'il l'avait écrite mais pour ceux qui allaient mener l'enquête. Ce type est un vrai psychopathe.

- Pourtant les écoutes téléphoniques ne donnent rien. Peut-être, comme tu as dit, parce qu'il n'a pas de complices ?

- Je doute que ce soit ça, finalement. Souviens-toi : le jour où j'ai résolu la devinette, je suis sortie avec un air mystérieux que tout le monde a relevé. Eh bien, je pense qu'Alexandre à partir de ce moment s'est méfié, il s'est dit qu'on avait trouvé la solution, qu'on en préviendrait Bilbok et que l'inspecteur ferait mettre les membres de *Plume d'Orphée* sur écoute. Je crois qu'il a des complices mais qu'il a su éviter de se faire piéger.

- C'est vrai que si on y réfléchit il nous transmet ces circulaires depuis que tu as résolu la devinette.

- Bien sûr ! Il a compris qu'on allait avoir des soupçons et il a voulu s'amuser avec nous, nous mettre à l'épreuve !

- Mais comment expliquer une telle folie meurtrière, je connais Alex comme mon frère !

- C'est la seule question à laquelle je ne peux pas répondre.

- Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Voici mon plan : on a encore deux autres circulaires, les plus récentes, qui indiquent déjà deux indices pour le prochain meurtre : *18 mai* et *Mme Bidule.* On sait déjà que la victime sera notre folle bibliothécaire et que ça aura lieu le 18 mai.

- Tu es géniale.

- Il n'y a plus qu'à attendre l'atelier du 11 mai, poursuit Marilou. Tu recevras la dernière circulaire, et on aura le lieu du crime. Je sais ce que je veux faire de ma vie, bébé : je serai Sherlock Holmes ! »

X

Circulaire du 11 mai

- La télé a demandé si elle pourrait faire un reportage sur la Conférence. Réfléchir en notre âme et conscience pour savoir si l'on doit accepter ou non.

- Suite à notre décision d'organiser de véritables débats et non dithyrambiques en faveur de Gargantua, inviter uniquement des personnalités qui ont a priori des idées contradictoires.

- Chercher des livres à la **Bibliothèque** *du département de Lettres traitant les questions qui nous intéressent, car il nous faudra posséder le savoir nécessaire pour relancer éventuellement les débats, les recadrer intelligemment. Dorian pourrait se charger de ça, avec Charlotte si possible.*

- Aujourd'hui, le prospectus à terminer.

- Le titre définitif de la Conférence a été accepté par les animateurs concernés lors du précédent atelier. Il est donc retenu.

***

« Allez droit au but, dit Bilbok que nous avons convoqué chez moi le soir du 11 mai. Qu'on en finisse. Cette histoire me déprime, je dois vous avouer être sous calmants depuis une semaine. »

Marilou, par cette entrevue avec l'inspecteur ambitionnait de mettre en scène son triomphe. Elle m'a chargé de parler à Bilbok, elle-même resterait silencieuse, sur une chaise, « pour une question de modestie ». Mon oeil, en réalité elle souhaitait savourer la réaction de Bilbok quand je lui aurais soumis nos découvertes !

D’ailleurs je ne me suis pas trompé : au fur et à mesure que j’avance dans mon exposé Marilou s’excite de plus en plus ; cela commence par une mise en mouvement de sa jambe gauche, qu’elle fait osciller en cadence puis c’est le tour de la jambe droite ; son visage toutefois reste impassible ; un peu plus tard elle prend un chewing-gum à la menthe et se met à le mastiquer avec un tel acharnement que ça frise l'impolitesse ; lorsque je sors les circulaires devant Bilbok elle gigote toujours, mastique toujours mais, en outre, elle fixe le visage impassible de Bilbok en poussant de petits gémissements hystériques, comme pour lui demander comment il faisait pour conserver son calme devant une telle situation.

« Qu’en pensez-vous inspecteur ? demande-t-elle survoltée.

- Que vous avez sans doute raison, répond-il. Ces types étaient trop malins pour mon petit cerveau.

- Et quand vous saurez, crie Marilou, qu'Alexandre appartient au *Singe Dépité* vous n'aurez plus le moindre doute ! »

Maintenant elle trépigne.

« Dans cette affaire, continue-t-elle, du début à la fin il fallait réfléchir de manière logique, j'avais TOTALEMENT raison !

- Que comptez-vous faire ? demande Bilbok qui semble s’en remettre à nous désormais.

- Nous sommes, dis-je, dans une conjoncture qui me paraît simple : nous connaissons les circonstances du prochain meurtre, eh bien nous n’avons plus qu’à intervenir à ce moment-là pour prendre nos ennemis sur le fait, en organisant une sorte d’opération « commando ». Mettons Mme Bidule dans la confidence, elle sera notre complice. Je me propose pour m'introduire dans la biblio-

thèque avec un magnétophone, des micros ou je ne sais quoi (vous connaissez mieux que moi les moyens techniques de la police), Mme Bidule tentera de leur extirper des aveux et moi dans mon coin j'enregistrerai tout.

- Parfait. D’ailleurs nous sommes en mesure de mettre sur Mme Bidule des micros, vous n'aurez pas besoin d'y aller vous-même !

- Vous connaissez la folle, je crois qu'il vaut mieux que je sois présent. Vous me donnerez un dispositif pour que je puisse vous signaler le moment précis où vous devrez intervenir.

- D’accord ! Après tout nous ne prenons pas de risques : s’il ne se passe rien le 18 on se sera trompé et puis c’est tout. Je m’en vais voir cette Mme Bidule de ce pas. Vous pouvez m’accompagner. »

Y

Mme Bidule vivait seule dans un appartement minuscule et sombre, surchargé de bibelots provenant de tous les pays du monde : « C’est ma collection, nous a-t-elle dit. Certains sont extrêmement rares et l’ensemble a beaucoup de valeur. »

La folle a accepté de jouer son (rôle et tout était donc prêt pour le 18 mai. On allait me donner un magnétophone pour enregistrer les aveux des assassins, mais aussi un émetteur qui permettrait d’appeler les policiers cachés dans la salle à côté de la bibliothèque (celle-là même où Mme Bidule m’avait parlé de Wilson), simplement en appuyant sur un bouton. Je serais aussi muni d'un micro et d'écouteurs pour communiquer avec Bilbok.

Z

19 heures : Je suis toujours dissimulé dans la pénombre de la bibliothèque. Mme Bidule parfois me jette un regard mi-apeuré, mi-complice. Je me rappelle qu'à 15 heures Bilbok m'a appelé : « On a un problème.

- Que se passe-t-il ? ai-je chuchoté dans mes écouteurs.

- Votre fiancée est là avec nous. J'ai essayé de l'en dissuader mais rien à faire. Je ne suis pas autorisé à ce qu'elle prenne des risques !

- Renoncez, Bilbok : si elle a décidé de rester avec vous il faudrait la tuer pour la faire changer d'avis.

- Je n'ai pas le droit ! a vociféré Bilbok dans mes écouteurs. Bon, écoutez, restez vigilant je vous laisse... »

A 15 h 15, il a rappelé : « Bon Dieu, vous avez une petite amie horriblement têtue ! Je lui ai parlé sur tous les tons mais là elle nous fait un vrai caprice !

- Je vous avais prévenu, Bilbok.

- Ça alors ! Je croyais déjà avoir décroché le gros lot avec ma femme mais vous avez le pompon, bravo !

- Merci Bilbok, Marilou est une fille unique et je l'en remercie tous les jours. Mais laissez-la faire. Demandez-lui simplement de garder ses arrières. »

Le marché a été conclu, une fois encore Marilou avait gagné.

A 19 h 15 enfin, quelque chose bouge. Je vois Mme Bidule se crisper tout à coup. Elle vient d'entendre, comme moi, la poignée de la porte bouger. Elle est fermée à clé mais quelqu'un trafique dans la serrure. Plus de doute, nos criminels ont décidé de passer à l'action. Je pose mon micro et mes écouteurs, il n'y a plus rien à

dire, il faut attendre. Je vérifie que le voyant vert sur mon bouton fonctionne et je me fais tout petit. Mme Bidule a un moment de panique, je crois un instant qu'elle va déserter la place par une porte dérobée mais elle demeure : de toute façon un complice doit monter la garde. La bibliothèque, depuis 18 heures, n'est plus éclairée que par quelques loupiotes dont la pâleur se reflète sur les livres. C'est plutôt sinistre. Moi, au fond, je me trouve dans l'obscurité, tandis que la bibliothécaire reste pétrifiée dans la lumière, derrière le comptoir. La porte que l'on essaie de forcer est celle empruntée par les étudiants pour entrer dans la « fichetterie ». Lorsqu'elle s'ouvre enfin, Mme Bidule pousse un cri strident.

Alexandre, William et Rémi ne portent ni vêtements noirs, ni cagoules. Si je n'apercevais pas les gants je croirais à des étudiants retardataires venant ramener des livres.

Alexandre et William se jettent sur Mme Bidule qui n'a le temps de rien. Ils mettent un sparadrap sur sa bouche, avant de l'asseoir sur une chaise. Leurs gestes sont nerveux, saccadés. Rémi, pendant que les deux autres s'affairent autour de Mme Bidule garde la porte et surveille les couloirs. William ligote Mme Bidule. Sans doute aurait-elle fini comme Gargantua et Mme Machin. Alexandre éteint encore un certain nombre de néons.

« Alors madame Bidule, dit-il enfin d'une voix qui n'est pas la sienne, comment allez-vous ce soir ? »

La folle gémit en guise de réponse.

« Ne vous en faites pas, madame, bientôt nous enlèverons ce sparadrap. »

Ils ont chacun un sac sur le dos. Alexandre pose le sien par terre. Il l'ouvre et prend une petite boîte qui, sans doute, contient l'arsenic.

« Enlevez-lui le sparadrap, et si elle gueule employez la même méthode que d'habitude.

- Qu’est-ce que vous allez me faire ? demande-t-elle.

- Vous tuer, répond Alexandre. »

Je mets en route le magnétophone après avoir cherché le bon bouton pendant un temps fou. Marilou, elle, n’aurait pas pinaillé.

« Comme Gargantua ? fait la folle qui, ô surprise, joue son rôle selon nos instructions.

- Oui, madame, et Mme Machin aussi, répond cet idiot d’Alexandre.

- Alors, c’était vous ?

- C’était nous. Contrairement à ce que croit cet idiot de Bilbok.

(Idiot toi-même, dis-je à part moi.)

- Et après vous les meurtres continueront, je peux vous l’assurer. William, prépare l'arsenic. »

Alors, je fais quelque chose qui n'est pas prévu : je décide de rencontrer mes amis et de leur faire un peu la causette. Je laisse le magnétophone branché et commence à m'aventurer, quasi à tâtons, entre les rayonnages. Je ne garde sur moi que l'émetteur qui me permettra d'appeler au secours Bilbok et ses hommes. J’approche de mes amis, quand je suis à trois mètres environ je vois que je vais sortir de l'ombre et je préfère me tenir caché.

« Mais pourquoi, demande la bibliothécaire avec une efficacité qui la surprendra sans doute elle-même par la suite quand nous aurons l’occasion de reparler de ses exploits, pourquoi assassiner tous ces professeurs qui vous délivrent un savoir avec passion et générosité ?

- C’est ce qu’il ne va pas tarder à nous dire ! annoncé-je en m’écartant de la pénombre vers la clarté, comme une apparition horrifiante.

(Rémi, toujours près de la porte, pousse un cri.)

- Nom de Dieu, dit William, qu'est-ce qu'il fout ici celui-là ? »

Alexandre, par contre, ne marque qu'un signe rapide de stupéfaction. Il garde son sang-froid, comme s’il s’attendait à ce que je sois là.

« J'ai décidé de me venger, Dorian, répond Alexandre (avec une tranquillité déconcertante, comme s’il s’agissait d’une conversation lors d’une sympathique soirée au coin du feu). Ça n'avait rien d'efficace, ni de réaliste, mais ça m'a aussi donné une raison de vivre. Je tue ceux qui représentent le savoir et par conséquent ma destinée d'épigone. Je rêvais de pouvoir me créer par l’écriture, de toutes mes forces, passionnément, et quand j’ai compris que je n’y parviendrais pas, que je resterais confiné dans l’imitation, je me suis révolté. Un professeur représente le savoir, c’est-à-dire ce qui a déjà été écrit, ce que je ne pourrai jamais écrire moi-même, et le tuer revient à faire table rase symboliquement du passé. J'ai agi avec toute l'énergie que te donne une faiblesse quand tu es quelqu'un d'orgueilleux. C'est une débauche débridée, inutile, mais qui me soulage de ma haine et me définit enfin : je suis un terroriste du savoir, que bientôt le monde entier connaîtra. Enfin j’accède à mon petit Graal, Dorian, même si c’est dans le Mal !

- Tu as été très habile : tu t'arrangeais pour détruire des profs qui amenaient Bilbok à accuser d'autres que toi. Gargantua, je te l'accorde, tu l'as choisi pour des raisons personnelles. Mais ensuite tu t'es tourné vers Mme Machin, en l'assassinant tu savais qu’Elisabeth serait inculpée. Puis M. Chouette, parce que tu pouvais le faire tuer par Wilson, l'un de tes amis du *Singe Dépité.* Avant le premier meurtre, tu as envoyé cette lettre de menaces à Gargantua pour lancer la police sur plusieurs pistes : sentimentale, politique, philosophique, et ça t'a permis de

jouer avec cette situation. De cette manière, Bilbok n'avait aucune raison de te soupçonner. Il restait confiné entre Elisabeth et Wilson, sans pouvoir sortir de cette ornière. Tu jouais avec tout le monde, y compris et d'abord avec moi, hein, Alex ? Le message et les circulaires, c'était pour moi, n'est-ce pas ?

- Et je constate que tu ne m'as pas déçu, Dorian, je suppose que tu m'as découvert sans l'aide de personne.

- Euh... Si. De Marilou. C'est elle qui a tout fait.

- Là, j'avoue qu'elle m'impressionne. Je m'en étais douté pour la devinette, mais je croyais mes circulaires infaillibles.

- Comment as-tu fait pour ne pas figurer sur les ordinateurs, à la fac ?

- C'était facile, il m'a suffi de demander à deux amis de les emprunter chacun de leur côté.

- Marilou a trouvé ta carte du *Singe Dépité*. Elle avait décidé de te charmer pour te faire parler.

- Marilou est une fille adorable, Dorian, bien qu'un peu caractérielle à la vérité. J'ai pensé à cette éventualité, figure-toi, que peut-être elle faisait ça pour me piéger, mais enfin j'ai laissé faire. Ce n'est pas que j'étais amoureux d'elle, n'exagérons pas, mais j'ignorais jusqu'à quel point elle serait capable d'aller dans son opération de séduction et je me suis dit que ça me donnerait peut-être l'occasion de me l'envoyer. Elle est quand même jolie, la petite !

- T'es qu'une sale ordure !

- T'en fais pas, j'ai bien essayé mais elle n'a rien voulu entendre. C'est qu'elle a sa fierté ! »

Je ne peux supporter le rictus méprisant qu'il arbore en prononçant ces mots et je lui saute dessus. Je ne suis pas un pro de la castagne, mais je lui fiche un de ces gnons dans la figure qui vous marquent pour la vie. Je

suis presque surpris moi-même quand je le vois se relever le nez en sang, fracassé, épongeant l'hémorragie avec ses gants. Les deux autres se jettent sur moi et m'immobilisent (assez facilement je l'avoue) contre le comptoir.

« Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demande William.

- Eh bien, répond Alexandre l'Idiot qui a du sang plein la figure, disons que jusqu'ici nous ne commettions qu'un crime à la fois. Aujourd'hui nous en commettrons deux. Il faut savoir faire dans la simplicité, les gars. »

William et Rémi m'obligent à m'asseoir sur une autre chaise, à côté de la folle qui ne bronche pas.

« Le terroriste du savoir va encore frapper, dis-je.

- Bon, conclut Alexandre, je pense qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Commencez donc par la folle. »

J'ai à peine le temps de presser le bouton d'appel avant que les deux acolytes du terroriste du savoir ne m'attachent sur ma chaise. Une demi seconde plus tard les hommes de Bilbok enfoncent la porte et font irruption dans la bibliothèque. Mes amis tentent de fuir à travers les rayonnages, derrière le comptoir, mais les policiers n'ont aucun mal à les intercepter : ils sont au moins trente : Bilbok a sorti la grosse artillerie.

« Vous avez fait du bon travail, dit Bilbok.

- Qu'a-t-il fait ? crie Rémi, menottes aux poignets. Il nous a pris en flagrant délit de tentative d'assassinat, mais nous n'avons rien commis réellement ! Quant aux autres meurtres, vous ne possédez aucune preuve et ne comptez pas sur moi pour avouer quoi que ce soit, bande d'imbéciles !

- Imbécile toi-même, Rémi, notre conversation a été enregistrée ! »

Alexandre, lui, se tait. Il jette un coup d'œil vers Marilou, entrée en même temps que Bilbok.

« Je peux te faire un aveu ? me dit-il. J'admire la façon dont elle a manœuvré. Je suis soufflé. Mais autant te dire que je l'avais prévu. Vous faisiez aussi partie de mon plan. Pour exister vraiment il fallait que le terroriste du savoir finisse par se faire pincer, tu comprends. Pour se faire connaître.

- Je t'admire aussi, Alexandre. Marilou n'a fait que retrouver le cheminement de ta pensée, tous les mécanismes de ton cerveau malade. La différence, c'est que tu viens avant, dans cette histoire. Au fond, tu es le maître, et nous les disciples. »

Au moment où deux policiers vont emmener Alexandre, il me tend la main pour que je la serre.

« Pour finir, dit-il, toi et moi nous sommes pareils.

- Nous avons été formés à la même école, vieux ; celle de Gargantua. »

Enfin mon ami sort et je me sens un peu vide tout à coup.

« Il faudrait pouvoir habiter sur une île déserte, dis-je à part moi.

- Pourquoi une île déserte ? demande Marilou qui venait de me rejoindre.

- Pour pouvoir se construire sans écraser personne. Et sans que personne ne nous écrase.

- Seulement voilà, bébé : sur une île déserte il se pourrait que nous ne puissions plus exister du tout.

- Je ne me découragerai pas, je reste persuadé que la littérature seule peut donner de la cohérence à ce que nous sommes. Ce livre me fera devenir moi-même.

- Quel livre ? Tu as l'intention de raconter les événements de ces derniers mois ?

- Oui, mais pas de façon réaliste, tu vois, cela n'aurait aucun sens.

Je vais transformer la réalité, ce qui est le propre de l'art, et fabriquer ma Vérité au milieu des décombres. Comme disait Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or » !

- Au fond, bébé, tu es un dandy ; un gentil dandy, mais un dandy quand même.

- Dans cette histoire nous avons tous été des dandies : des prétentieux qui se croient supérieurs, capables de s'extraire de la foule, de la banalité ; et d'une certaine manière, quelques-uns ont réussi. »

J'ai regardé Marilou avec un petit sourire triste.

Nous sortons après avoir refermé la porte de la bibliothèque. Bilbok nous serre la main et nous souhaite bonne chance, puis il se dirige vers sa voiture banalisée. Marilou et moi nous devons traverser l'Université pour prendre le métro. Il fait assez froid, pour un mois de mai.

« Au fait, trésor, on a encore rien prévu pour cet été ?

- On fera un voyage ?

- Où ça ?

- Dans notre pays préféré, bébé, celui dont on a l'habitude de parler !

- Tu te rends compte, tu as tes petites habitudes avec un mec. T'aurais jamais imaginé que ce serait possible un jour, pas vrai ? »

Alors elle éclate de rire, ce rire sonore qui me rend à chaque fois un peu plus amoureux d'elle, et nous nous engouffrons dans le soir à peine illuminé par l'éclairage public.

Jérôme Nodenot



Le monde, l'homme, la vie, sont pour Jérôme Nodenot des monstres d'agressivité, d'incohérence et de médiocrité. Cela entraîne chez lui des difficultés existentielles (il a du mal à se représenter le puzzle de son identité), et une certaine inadaptation (il ne parvient pas à se contenter des mœurs affligeantes de notre époque). L'écriture lui permet de se simplifier la vie (en cristallisant les éléments de son identité psychique en un tout cohérent auquel il peut ensuite s'identifier ; en caricaturant la réalité ; en fustigeant l'esprit de sérieux, la bêtise et l'infatuation qui sont le propre de l'homme). Jérôme Nodenot écrit pour se fabriquer un tombeau, pour s'amuser à s'inventer des doubles métaphysiques qui partagent avec lui les mêmes angoisses, les mêmes révoltes existentielles : un reflet mythique de sa personnalité, à la façon romantique ou esthète. Il se qualifie lui-même de « gentil dandy ». Il est aussi l'auteur d'un roman anticonformiste : La sagesse des Fouch. Il est licencié en lettres modernes, restaurateur, membre du comité de lecture d'Alexandrie Online, marié avec Alice ; leur fille Cassandra est née en 2004.

Marionnettes

Il faudrait pouvoir habiter sur une île déserte, dis-je à part moi. Pourquoi une île déserte ? demande Marilou qui venait de me rejoindre. Pour pouvoir se construire sans écraser personne. Et sans que personne ne nous écrase. Seulement voilà, bébé : sur une île déserte il se pourrait que nous ne puissions plus exister du tout. Je ne me découragerai pas, je reste persuadé que la littérature seule peut donner de la cohérence à ce que nous sommes. Ce livre me fera devenir moi-même. Quel livre ? Tu as l'intention de raconter les événements de ces derniers mois ? Oui, mais pas de façon réaliste, tu vois, cela n'aurait aucun sens ! Je vais transformer la réalité, ce qui est le propre de l'art, et fabriquer ma Vérité au milieu des décombres. Comme disait Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or » ! Au fond, bébé, tu es un dandy ; un gentil dandy, mais un dandy quand même. Dans cette histoire nous avons tous été des dandies : des prétentieux qui se croient supérieurs, capables de s'extraire de la foule, de la banalité ; et d'une certaine manière, quelques-uns ont réussi.



Date de publication : 01/10/2009